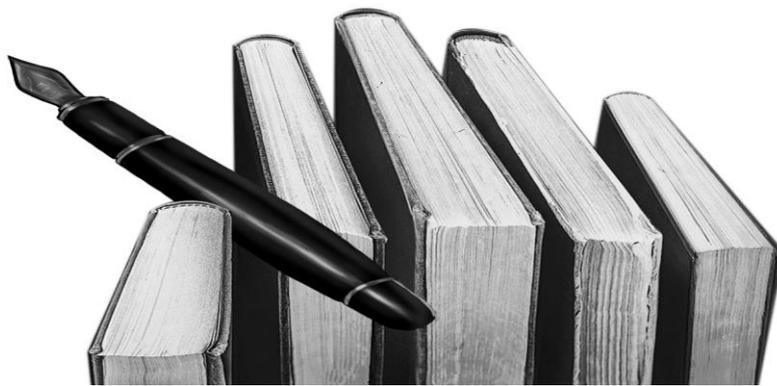


Stéphane ROUX

avec l'appui de Valentina Barbu, Elisabeth Dugier
et Marine Vassort



Eclairer sa POSTURE au détour des TERMES

GLOSSAIRE

pour l'accompagnement vers
l'acquisition des savoirs de base

Sommaire

L'accompagnement	4
L'accueil	8
L'autorité	13
L'innovation	17
La confiance	22
La neutralité	25
La posture	29
La rencontre	34

Le Centre Ressources Illettrisme de la région Provence Alpes Côte d'Azur est une association dont la mission est d'apporter un appui technique et pédagogique aux acteurs en région qui œuvrent auprès des publics ne maîtrisant pas les savoirs de base et la langue française.

Valentina Barbu, Elisabeth Dugier et Marine Vassort y sont chargées de mission.



Pour en savoir plus :
<https://illettrisme.org>

Philosophe, pédagogue superviseur, **Stéphane ROUX** œuvre dans le domaine de l'insertion, de l'accompagnement et de la formation professionnelle depuis plusieurs décennies auprès de toutes les typologies de publics les plus en déshérence (exilés, réfugiés politiques, SDF, toxicomanes, jeunes en difficultés...).

Il collabore depuis plusieurs années avec le C.R.I. de la région Provence Alpes Côte d'Azur.

Vous avez dit illettrisme ?

De l'analphabétisme au lettrisme a-fonctionnel

Avant de plonger dans l'univers de certains termes développés dans ce glossaire, il convient de circonscrire d'abord le domaine de notre champ d'action, en commençant par la distinction qu'il convient d'établir entre situations d'analphabétisme et d'illettrisme, en sorte de plutôt nous focaliser sur la notion de « lettrisme a-fonctionnel ».

Les situations d'**analphabétisme** concernent le non-accès aux signes, aux codes de l'écrit. L'écriture est une technique, une extension prothétique à « l'humaine nature » alors que l'oralité, elle, est vitale parce que co-constitutive de cette même « humaine nature ». Il n'y a pas d'humanité sans oralité, sans activation de ses capacités phonologiques, en revanche il existe des civilisations sans écriture.

Ces situations sont donc à différencier de celles relevant de l'**illettrisme** dont rendent compte à ce jour des définitions stabilisées comme celle de Jean-Marie Besse (2003) ou celle de l'ANLCI : « L'illettrisme qualifie la situation de personnes de plus de 16 ans qui, bien qu'ayant été scolarisées, ne parviennent pas à lire et comprendre un texte portant sur des situations de leur vie quotidienne, et/ ou ne parviennent pas à écrire pour transmettre des informations simples. Pour certaines personnes, ces difficultés en lecture et écriture peuvent se combiner, à des degrés divers, avec une insuffisante maîtrise d'autres compétences de base comme la communication orale, le raisonnement

logique, la compréhension et l'utilisation des nombres et des opérations, la prise de repères dans l'espace et le temps, etc. Malgré ces déficits, les personnes en situation d'illettrisme ont acquis de l'expérience, une culture et un capital de compétences en ne s'appuyant pas ou peu sur la capacité à lire et à écrire. Certaines ont pu ainsi s'intégrer à la vie sociale et professionnelle, mais l'équilibre est fragile, et le risque de marginalisation permanent. D'autres se trouvent dans des situations d'exclusion où l'illettrisme se conjugue avec d'autres facteurs » (2013).

Jean Biarnès, lui, se refuse à parler d'illettrisme, affirmant même que personne n'est « hors la lettre ». Car « qu'on le veuille ou non chacun a à se construire un rapport à la lettre et donc se construit, en partie, dans et par ce rapport. En ce sens, nous sommes tous des lettrés et l'illettrisme est un concept vide. Hormis les pathologies telles que l'autisme, ce n'est pas de l'existence ou de la non-existence de ce rapport dont il s'agit, mais de sa fonctionnalité [...] hétérogène, c'est-à-dire des fonctionnalités partielles qui restent liées à nos histoires, nos environnements, nos intérêts personnels et professionnels, notre culture au sens anthropologique du terme, nos subcultures d'appartenance. Une fonctionnalité totale, en termes de lecture par exemple, est au mieux un mythe, au pire un délire. Aussi en substitution aux concepts d'illettrisme ou d'analphabétisme fonctionnel proposons-nous de parler de « **lettrisme a-fonctionnel** ».

Ce changement de concept est d'importance car là où l'illettrisme ou l'analphabétisme fonctionnel stigmatise le sujet en en faisant le seul porteur d'anormalité ou de manques, le concept de « lettrisme a-fonctionnel » nous invite à regarder le problème comme inclus dans un large système de significations diverses qu'a données le sujet en relation avec son environnement à son propre rapport à la lettre. L'une de ces significations l'a engagé à construire une a-fonctionnalité de la lettre dans son rapport à l'autre. Toute action pédagogique, qu'elle soit en scolarité initiale ou en formation d'adulte doit être alors repensée, car il ne s'agit plus de parler de méthode propre à combler des manques, mais de reconstruction de sens.

L'ACCOMPAGNEMENT

DIRECTION ▪ BUT ▪ PASSAGE
 TRANSITION ▪ TEMPS ▪ EGALITE ▪ SOLIDARITE
 ALLIANCE ▪ DIALOGUE ▪ QUETE
 SOLLICITUDE ▪ ACCUEIL ▪ HOSPITALITE ▪ TRANSITION

L'accompagnement se décline en mouvement, solidarité et action. Il s'agit de cheminer avec, d'être au service de. Il suppose une pensée du voyage, de l'aventure, de la trajectoire existentielle dans le respect des différences au point de les rendre créatrices. Ecoute et expression construisent le dialogue entre accompagnant et accompagné selon une éthique de l'accomplissement. Accompagner c'est laisser la prééminence à l'accompagné et attester de son inaliénable présence au travers du témoignage de son effacement. Cependant on ne saurait standardiser l'accompagnement. Le sens est co-travaillé, construit de manière vécue, tout comme la capacité de confronter des langages différents et d'articuler les contradictions.

La sémantique

Pour un mot aussi usuel, qu'un usage galvaudé a usé et presque totalement « déchargé » sémantiquement, une approche lexicologique s'impose. Comme *accompagner* ou *accompagnateur*, le terme *accompagnement* est un dérivé d'un étymon en l'occurrence d'origine latine, auquel se sont ajoutés des affixes :

- ✓ **AC** : du latin **ad** signifiant **vers** et qui implique concurremment les notions de direction, de but et de passage.
- ✓ **COM** : du latin **cum** traduisible par **avec** et qui englobe les concepts de réunion, d'adjonction, d'égalité et de simultanéité.
- ✓ **PAGN-EMENT** : du latin **panis** (**pain**), chronologiquement à l'origine des termes *compain*, compagnon, compagnie puis compagne, accompagner et enfin accompagnement

D'évidence il est fait référence à plusieurs thématiques : la solidarité ou mieux l'alliance, l'action et le mouvement ou plus précisément l'organisation de la circulation des dynamiques et la démarche conjointe.

- ✓ **Solidarité** : ce terme, en effet, rend particulièrement lisible l'idée d'association, d'alliance, de relation à l'autre, de présence auprès d'une personne, d'engagement dans une action commune. Celui qui accompagne est compagnon, le *cumpainz* de l'origine, celui qui partage le pain (au sens symbolique de « ce qui est substantiel »).
- ✓ **Mouvement** : au sens de démarche, de se joindre à quelqu'un pour aller où il va ; aller de compagnie, avec ; marcher de concert. Le *ad* latin signifie, dans son interpellation phonétique même, dynamique, allant, cheminement vers le but que l'on s'assigne et inclut toutes les métaphores de voyage, de route, de navigation, de pérégrination, etc.

✓ **Action** : le préfixe latin *ad*, engageant donc à la dynamique et à la mobilité, n'est présent qu'avec des suffixes de verbe, d'agent et d'action ; action et mouvement étant ainsi indissociables.

A ces clairs topiques, il convient d'en ajouter un autre, présent dans la signification sans être pour autant inscrit dans une partie isolable du mot et qui intéresse le professionnel puisqu'il désigne, comme en creux, l'activité à mener.

Nous qualifierons cette composante de transversale, relative et secondaire (elle se définit toujours par rapport à un autre que soi). De fait, la fonction de l'accompagnateur ne peut être précisée absolument mais relativement. Impossible donc de la penser comme profession *per se*.

Elle nécessite la définition d'un champ d'intervention et de la position tenue par rapport à cet autre. Le professionnel ici n'a pas la vedette même si, paradoxalement, le terme parle de lui mais de lui comme en retrait, comme personnage secondaire de ce qui se joue. L'accompagné a toujours présence.

L'approche sémantique que nous avons proposée, pour suffisante qu'elle puisse paraître dans la sphère sociétale, gagnerait à être enrichie par le détour (sinon détournement) d'une autre étymologie complémentaire puisée au creuset des origines grecques de notre langue.

Le vocable de base désignant notre champ conceptuel occurrent est ici le terme **acolyte** ; non pas simplement *l'akolouthos* (l'accompagnateur), mais plutôt *l'acolytus* (l'être sans empêchement), celui qui était présent auprès des prisonniers, des malades, des nécessiteux des veuves, des orphelins, des *xénos* (les étrangers) et autres exclus de la *polis*.

Ne pourrait-on lire les deux acceptions conjointement et prétendre que pour offrir un véritable accompagnement, il faut être libre de tout empêchement et s'exposer soi-même ? Conscient que ce qui est lié ne peut être offert, que ce qui est entravé ne peut cheminer.

Affleurent alors, de façon implicite, les notions de service et de mise à disposition au sein d'un cheminement conjoint. Celui-ci se déploie dans le temps du bénéficiaire agissant pour lui-même et dans une démarche qui lui reste propre. Dès lors, accompagner ce n'est pas se situer devant – comme le maître dans son face à face pédagogique (frontalité potentiellement ouverte à l'affrontement) – ni derrière – comme l'évaluateur, le contrôleur qui assure un suivi si ce n'est un jugement (et que l'on a « sur le dos ») -, mais laisser la prééminence et, paradoxalement encore, attester de son inaliénable présence au travers du témoignage de son effacement.



Le cheminement

Pour résumer l'on pourrait dire que l'acte « d'accompagner », c'est « faire le chemin avec » et « être au service de ». Malgré son incontournable caractère institutionnel, il participe toujours d'une décision éthique personnelle impliquant une posture particulière qui le spécifie. A savoir, le fait de se centrer de manière inconditionnelle sur la personne de l'autre dans sa globalité existentielle.

Cela rejoint les affirmations d'Alexandre Lhotellier¹ tirées de ses « Notes conjointes sur l'accompagnement » et que nous citerons de façon anarchique et synthétique pour les besoins de notre hypothèse.

Dans celles-ci, en effet, il précise que l'accompagnateur et l'accompagné sont placés dans un même niveau d'exigence pour faire face à l'absence de reconnaissance. C'est le besoin de créer une relation fondamentale au-delà de celles fonctionnelles, utilitaires ou instrumentales. C'est accéder à la source de l'humanisation de l'inhumain de chacun d'entre nous, en dépassant la relation habituelle/habitué trop souvent marquée de négligence, d'indifférence, voire de violence, le fameux « rendez-vous des absents ».

Là le souci de l'autre est attention aiguë et attente ouverte, sollicitude et considération. Car accompagner c'est prendre soin de la solitude de l'accompagné sans jamais prétendre la connaître ou la combler. Le dialogue recherché ne signifie pas l'accord *a priori*, mais *a minima* le respect des différences au point de les rendre créatrices. C'est la parole partagée qui devient la terre commune d'un changement possible après le passage par l'utopie et l'uchronie de l'improbable et pourtant si vitale rencontre.

Dans cette dimension dialogique, le sens ne se situe ni dans le locuteur ni dans l'auditeur, mais dans l'interaction des deux partenaires.

Le sens est co-travaillé, construit de manière vécue, tout comme la capacité de confronter des langages différents et d'articuler les contradictions. On ne peut majorer l'écoute de l'accompagnement sans insister sur l'expression de l'accompagné. Le travail de chacun est d'élaborer son expression, d'apprendre sa propre langue, d'habiter sa parole : « JE prends ma place parce que TU m'écoutes au sein d'une véritable relation ». Martin Buber nous le rappelle :

*« Le dialogue n'est pas un privilège de l'intellectualité... Il ne commence pas à l'étage supérieur de l'humanité. Il ne commence pas plus haut que là où elle commence. Là, il n'y a que des gens qui se donnent ou qui se retiennent ».*²

Le dialogique ne se décrète pas, il s'invente à chaque fois dans l'accueil, l'hospitalité, la réception. Il requiert une délicatesse infinie sans commune mesure avec une politesse codifiée. Processus d'autonomisation, la relation dialogique n'a d'autre but que de permettre à la personne de donner (et pas seulement de trouver) du sens à ce qu'elle fait.

Mais l'on ne peut guère parler d'accompagnement sans évoquer le cheminement des partenaires, le rapport au temps. On n'accompagne pas quelqu'un d'immobile. L'accompagnement est « pensée » du voyage, de l'aventure, de la trajectoire existentielle. Il s'agit toujours d'accompagner un passage, une transition ouverte à une recherche vivante : le pouvoir du sens, la pédagogie de la voie (douce redondance).

¹Alexandre Lhotellier est un psychologue, enseignant chercheur honoraire à l'université de Nantes et praticien. Cf : Tenir conseil. Délibérer pour agir, éd S.Arslan, 2001.

² Martin Buber, La vie en dialogue, 1959.

Car avancer c'est se conduire ou mieux l'art de se conduire. C'est à la fois se frayer un chemin, trouver sa voie, « tenir la route », garder le cap, savoir changer d'allure, se reposer, continuer, persévérer, aller au bout. C'est donc aussi la conscience vive de notre condition itinérante, ce qui ne signifie pas forcément errance, instabilité ou vagabondage, mais tâtonnements, arrêts, reprises, étonnements, découvertes. Nous ne sommes pas loin, dans ce parcours de transformation, d'un parcours initiatique.

Le cheminement est l'épreuve du chemin vers soi, de la réalisation de soi par le biais de la rencontre d'un autre. Le sociétal et le psychologique sont dépassés³; nous sommes là sur le terrain de l'ontologie qui n'est pas seulement science de l'être mais également science de l'autre.

Aussi ne saurait-on standardiser l'accompagnement. L'écoute personnalisée, selon des processus à chaque fois uniques, ne peut s'enfermer dans des procédures semblables ou réitérables, dans la conformité à un modèle, dans du « tout fait ».

Par ailleurs, l'itinérance se précise par un temps particulier, celui de la transition. Et s'il ne s'agit pas de suivre du « tout fait », mais d'inventer son propre cheminement ; et si l'itinérance se comprend comme l'espace-temps de la transition, pendant lequel on n'est déjà plus dans un milieu et pas encore dans un autre, que l'on ne trouve plus ses marques, que l'on ne sait plus s'orienter, que les anciens repères ne sont plus indicateurs, alors l'accompagnement se révèle comme une quête du sens à travers ces transitions en même temps qu'il requiert comme projet spécifique une éthique de l'accomplissement de la personne.

Et si la personne est perdue, comme diluée dans le stress et la compensation, la massification et l'individualisme, la productivité pour le profit, l'accélération des technologies, les violences multiples et les souffrances qui en découlent, alors il est primordial qu'elle puisse se reconnaître, se recentrer, afin de (re)trouver son identité. L'accompagnement devient la voie de l'élaboration identitaire au cœur de l'anonymat engendré par la déshumanisation ambiante.

Nous sommes là dans l'affirmation tout aussi nécessaire et complémentaire d'une éthique de la solidarité. Car si le sens est articulation des valeurs et des connaissances, il n'advient qu'en co-élaboration continue sous toutes ses formes (interpersonnelles, groupes, institutions). Ce sens de l'humain, loin d'être un paravent angélique, souligne la solidarité fondamentale qui nous unit aux autres.

Aussi, plutôt qu'accompagnateur privilégierons-nous le terme d'accompagnant, substantif renvoyant au participe présent, car lorsque l'on est présent à l'autre nous devenons un véritable présent pour l'autre.

³ « Outre » désignant un cheminement vers des territoires extrêmes plutôt que de renvoyer à des synthèses dialectiques comme le suggérerait l'affixe « dé » dans dépassement.



L'ACCUEIL

QUALITE ▪ RELATION ▪ ECHANGE ▪ POTENTIEL
 DISPONIBILITE ▪ CONGRUENCE ▪ HUMILITE
 DITS ▪ NON VERBAL ▪ IMPLICITE ▪ FLUIDITE
 OPTIMISATION ▪ IMPERFECTION ▪ AMABILITE

L'accueil est au centre de la qualité de la relation. Il est à comprendre comme disponibilité toujours renouvelée. Prendre la responsabilité de l'accueil, c'est accepter la responsabilité de rendre aussi fluides que possible les échanges. C'est donner une image créatrice des liens à venir, entre usager et professionnel, entre sphère interne et sphère externe. Le savoir-faire en matière d'accueil s'appuie avant tout sur un savoir être ou mieux sur des qualités d'être. Il s'agit d'être vigilant aux messages (le message réel et le message apparent, le dit explicite et le dit implicite) tout en étant en capacité de conjuguer écoute active et écoute réflexive. Accueillir signifie alors recueillir l'autre en son assemblée, l'aider et le protéger avec affabilité et amabilité.

L'accueil au cœur de toutes les fonctions de notre secteur d'activité

Quel que soit le poste occupé, quelle que soit « la nature et le produit » de la structure professionnelle mandataire, à chaque fois que nous sommes au « contact » de l'usager, l'accueil est toujours au centre de la qualité de la relation. Les contextes diffèrent, mais chaque personne œuvrant au sein d'organismes ou d'institutions expressément en charge de l'accompagnement de la « fragilité conjoncturelle de l'autre », qu'il s'agisse d'usagers, de patients ou de partenaires, est concernée. Chacune est sensée améliorer son fonctionnement et son efficacité en optimisant sa qualité d'accueil et de communication. Comprendons l'accueil non uniquement comme moment initial mais aussi comme disponibilité à toujours renouveler, quel que soit le moment du processus relationnel.

L'importance croissante accordée aujourd'hui à l'accueil procède d'une évolution des consciences. Il y a peu encore l'obsession de la productivité, de l'efficacité, primait sur la façon dont on recevait. Néanmoins, il n'est pas rare d'observer encore de tels positionnements dans des institutions choisissant, par exemple, de poster à l'accueil physique et/ou téléphonique des agents dont la compétence est défaillante dans d'autres services (le fameux recrutement par défaut !).

Force est de constater que ce n'était donc pas une priorité partagée de consacrer attention et énergie à l'accueil et que l'on a toujours du mal, encore aujourd'hui, à l'intégrer comme part essentielle et irréductible du souci même de « production ».

Or à partir du moment où plusieurs personnes doivent agir ensemble et donc interagir, cette notion, loin d'être annexe, en est bien un des fondements majeurs.

Souvent l'on entend : « l'accueil est la vitrine de l'entreprise ou de la structure professionnelle ». Ce slogan un peu simpliste, signifie néanmoins, en raccourci, l'importance de cette fonction. C'est en effet à partir de la qualité de l'accueil que l'interlocuteur va construire sa représentation liminaire (étymologiquement : « sur le seuil »). Le premier accueil, c'est la première impression. Il est habituel de dire « qu'on ne peut faire une deuxième première impression ». Si la première impression est mauvaise, il n'y a souvent pas de deuxième chance ; une empreinte négative fonde désormais l'opinion de l'interlocuteur et il sera très difficile de la modifier (mais pas impossible, heureusement !).

Accueillir, c'est faire que la porte d'entrée soit « ouverte ». Celle-ci peut être ouverte dans différentes directions : vers l'extérieur (usagers, fournisseurs, partenaires, administrations) ou vers l'intérieur même de la structure (collègues, services, directions).

Prendre la responsabilité de l'accueil, c'est accepter la responsabilité de rendre aussi fluides que possible les échanges et ce quel que soit le « niveau » de chacun. C'est donner une image créatrice des liens à venir, entre usager et professionnel, entre sphère interne et sphère externe. A chaque occurrence, il y faudra la même exigence pour éviter que ne se produisent et coagulent des difficultés qui pourraient entraver la fluidité et la qualité de la relation.



Humilité : entre réalisme (faisabilité) et idéal (visée)

Qu'il s'agisse d'usagers, de collègues, de collaborateurs, il est fondamental d'optimiser la qualité de l'accueil tout en conservant l'idée humble et raisonnable que celle-ci comportera toujours des imperfections. Il y a toujours un écart entre la perfection souhaitée et la réalité concrètement observée. Dans le meilleur des cas on s'en rapproche, mais il reste toujours des améliorations possibles.

S'il y a danger à se satisfaire d'une routine approximative, il y a également péril à prendre la perfection pour objectif et à sans cesse dénigrer ce qui est déjà accompli. Celui qui croit à la perfection développe immanquablement des signes d'intolérance et à tendance à tyranniser, voire à tétaniser son entourage. Cela est proprement contre-productif et il ne peut y avoir de qualité d'accueil dans ces conditions.

Le paradoxe est que pour aboutir à une optimisation, on doit accepter l'idée d'imperfection afin d'éviter tout découragement, tout en visant un réel progrès, une progression accessible à chacun.



Être professionnel

La notion de « professionnalité » peut sembler un peu « froide » ou technique par rapport à la qualité humaine « convoquée » par toute situation de rencontre et/ou de communication. Trop de formations à l'accueil tendent, en effet, à mettre l'accent sur les techniques verbales ou gestuelles et insistent exagérément sur le savoir-faire. On se risque ainsi à adopter des attitudes non congruentes (c'est-à-dire lorsque ce que l'on pense est en disharmonie avec ce que l'on dit), attitudes dès lors stéréotypées et déshumanisées. Or celles-ci témoignent non d'une compétence professionnelle mais bien plutôt d'une incompétence communicationnelle.

Même s'il y a des réalités verbales et non verbales intéressantes à connaître en matière de communication, elles ne valent que pour la description de ce qui se passe et ne constituent pas des objets d'apprentissage suffisants pour le développement de « bonnes pratiques ».

De fait, la qualité d'une situation d'accueil n'est souvent évoquée que sur un plan descriptif. Pourtant, ce qu'on décrit n'est que la conséquence d'un état et non l'expression d'une maîtrise ou d'un savoir incarné. Le savoir-faire en matière d'accueil s'appuie avant tout sur un savoir être ou mieux sur des qualités d'être, cela ne peut se résumer à des « trucs » ou « astuces » ressemblant à des « recettes ». Le savoir et le savoir-faire ne peuvent à eux seuls produire une qualité professionnelle de l'accueil. Certes l'on peut s'adosser à des postures et des phrases types, mais cela n'est qu'un détail. Les difficultés ne sont pas là et il est évident que l'accueil ne peut se réduire à ces vade-mecum, nécessaires mais convenus, qui quoiqu'indispensables ne font pas l'essentiel de la qualité en ce domaine.



Quand « humaniser » rime avec « professionnaliser »

Tout professionnel de l'accueil devrait être au fait de cette attitude qui est tout sauf technique. Mais comment faire l'acquisition d'une telle qualité avant tout humaine dans le cadre d'une activité avant tout professionnelle ?

Puisque la qualité d'être est le principal fondement, la question est donc de savoir comment on peut en faire l'apprentissage. Il se trouve, heureusement, que chaque être humain a en lui plus de ressources qu'il ne le pense. Pour y parvenir, il s'agira donc de développer (ou juste révéler) ce potentiel qui est déjà présent en soi et non de le recevoir de l'extérieur. Néanmoins pour que ce potentiel s'exprime, il ne peut s'agir de changer l'individu, car cela serait contraire non seulement à une éthique du respect et de la liberté, mais aussi à l'efficacité conduisant au but recherché. Pour être un professionnel de l'accueil, il convient de comprendre et de mettre en œuvre quelques connaissances sur les verbalisations adéquates (on ne dit pas n'importe quoi n'importe comment). Mais aussi et surtout sur des attitudes justes qui induisent et accompagnent ces verbalisations.



Le verbal, le non verbal et l'intentionnalité

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler que lorsque l'on s'adresse en « présentiel » à quelqu'un, la signification perçue de notre propos dépend à 90% de notre non verbal (mimiques, gestuelle et intonation de la voix...) et seulement à 10% des mots que nous prononçons (sémantique). Le non verbal peut modifier le sens d'une phrase jusqu'à signifier le contraire des mots prononcés. Un simple mot comme « merci » selon le non verbal qui l'accompagne peut-être un réel signe de gratitude ou l'expression d'un mépris, voire d'une vengeance.

Dans la plupart des situations, ce non verbal n'a que peu à voir avec notre volonté. C'est juste ce que l'on pense qui l'induit et le plus souvent à notre insu. Et notamment, ce non verbal est toujours très influencé par l'opinion que l'on a de son interlocuteur. Il convient donc de se prémunir de ses propres préjugés en veillant à être prévenant (le bonheur est toujours dans le pré...).

La qualité de la communication en général, et de l'accueil en particulier, dépendra donc plus de ce qu'on pense que de ce qu'on fait volontairement. La question est alors de savoir comment on peut améliorer sa façon de penser afin de perfectionner sa façon d'agir. A cet effet, l'on a réinventé un concept ancien qui régissait jadis la disponibilité à l'autre : c'est la notion d'intentionnalité déjà présente chez les présocratiques. Il s'agit d'une modification éthique et cognitive qui dépendra un peu de notre volonté et beaucoup de notre capacité à distinguer deux types de messages : le message réel et le message apparent, ou pour le signifier autrement : le dit explicite et le dit implicite ; mais qui sera également en capacité de distinguer et conjuguer écoute active (qu'est-ce qui se joue chez l'autre ?) et écoute réflexive (qu'est-ce qui se joue chez moi ?). Travail d'intériorité réclamant une immense vigilance ...



Dit explicite et dit implicite

L'ensemble du verbal, du non verbal et de l'intentionnalité véhicule en même temps un message apparent et un message réel. Quand ces deux messages sont identiques, on dit qu'il y a congruence. Mais le plus souvent ils comportent un écart et plus cet écart est grand, plus le risque de violence croît. Quand, par exemple, une personne dit : « *à votre service* », tout en pensant « *cet imbécile me fait vraiment perdre du temps* », même en faisant l'effort d'un grand sourire, si ce n'est son non verbal, c'est son intentionnalité qui trahira son opinion. Au minimum, son interlocuteur percevra (généralement inconsciemment) ce manque de congruence et ressentira une tension pouvant faire naître en lui de l'agressivité. Dans cet exemple, le message apparent (considération) est exprimé par les mots « à votre service » et par le non verbal « sourire ». L'intentionnalité elle, (mouvement du regard, micro expressions faciales, rythme verbal, respiration, diamètre des pupilles, mouvements et positionnements du corps...) se charge d'exprimer le reste : « *cet imbécile me fait vraiment perdre du temps* ».

Le client, le patient, l'utilisateur, le fournisseur, le collègue, le supérieur hiérarchique, le collaborateur, tous nous expriment ainsi messages réels et messages apparents avec plus ou moins de congruence.

Pour faire face naturellement et spontanément à de telles situations, notre positionnement sera juste si nous tenons compte avant tout du message réel. Par exemple, quelqu'un qui nous agresse ne fait que nous exprimer qu'il se trouve en difficulté, voire en souffrance. L'on transformera alors son agressivité en invitation maladroite (qui nous honore) et ce, quelle que soit notre capacité à apporter une réponse superficielle parce qu'exigée immédiate.

Là est la subtilité qui fait la qualité de l'accueil : savoir que l'on peut être réellement dans l'accueil même quand on ne peut satisfaire une demande. Qu'il ne s'agit pas de se précipiter sur l'idée de solution, d'explications ou d'évitement, mais toujours d'adopter, prioritairement, celle de reconnaissance de la personne en son état du moment et en ce qu'elle exprime dans son message réel.

Si nous répondons au message apparent d'agression, le ton monte. Si nous répondons au message réel évoquant sa problématique, l'apaisement est immédiat et cela se fait sans effort. En étant vigilant, nous remarquerons à quel point nous sommes en capacité de discerner les dits implicites et combien souvent hélas, pour de multiples « mauvaises » raisons, nous n'en tenons pas compte.



Prévenir et diminuer le stress, la fatigue, l'épuisement professionnel

Un des critères du « bon » accueil c'est lorsqu'il se réalise sans ce sentiment de pénibilité qui accompagne les situations de stress car dans un échange, plus il y a d'énergie engagée, plus cela signifie une attitude de pouvoir (opposition, affrontement, sujétion) contraire à tout ce qui peut faire la qualité de la relation. Le bon indicateur de qualité est donc que cela est certes fatigant (concentration inhérente à l'attention manifestée) sans pour autant user ou épuiser.

Une telle qualité professionnelle de l'accueil est donc non seulement avantageuse pour l'accueilli, mais aussi pour l'accueillant qui peut ainsi exercer plus facilement sa fonction. Cela a d'importantes répercussions sur l'usure professionnelle et la motivation. L'humanisation ne produit donc pas seulement la qualité, mais aussi le confort professionnel et l'entretien du désir sain.

Une fois n'est pas coutume, nous terminerons par l'exploration de l'étymologie du terme. Accueillir vient du latin populaire *accolligere* construit autour d'un dérivé du radical *leg* (que l'on retrouve également dans des mots comme *collection*, *lecture* ou encore *dilection*) et qui signifie « recueillir ». L'ancien français lui reconnaît le sens de « réunir », « associer » voire de « protéger, aider ». Mieux le déverbal « Accueil » voudrait dire « assemblée » et renvoie toujours à l'implicite « faire bon accueil », subsumant immédiatement les sens « d'affable et d'aimable ».

Accueillir serait alors « recueillir l'autre en son assemblée, l'aider et le protéger avec affabilité et amabilité ».

Quel merveilleux programme !



L'AUTORITE

ELEVER ▪ SOLLICITUDE ▪ SINCERITE ▪ INTEGRITE
 HONNEUR ▪ AUTHENTICITE ▪ DOUCEUR
 EQUANIMITE ▪ HUMANITE ▪ EXPRESSIVITE ▪ COCREATION
 CONSCIENCE ▪ DESIR ▪ EMPRISE ▪ SANCTION

On gagnerait à entrevoir l'autorité sous son aspect expressif et non répressif. Entre l'autorité d'Etat et l'autorité de fonction, se situe l'autorité comme moyen de favoriser la croissance, d'augmenter ou d'élever, autrement dit, le souci de faire croître, celui de prendre soin. Ainsi le détenteur de l'autorité devrait faire preuve d'une profonde sollicitude. Le professionnel, formateur, accompagnant a un rôle co-créatif. Sa posture s'échafaude dans la continuité de ces mots : sincérité, intégrité, authenticité, douceur et équanimité, mais aussi dans le rejet de tout désir d'emprise ou de séduction. En tant qu'accompagnant, il faut donc prendre conscience de ses propres idéologies et pentes « naturelles » pour pouvoir s'en dépendre. C'est à cette condition que le professionnel s'ouvrira à la confiance et instillera de l'humanité dans sa prise en charge. Cet humanisme convoqué questionne le rôle et la place de la sanction. Cette dernière ne peut être qu'au service de celui ou de celle à qui elle est administrée.

De par l'histoire

Insistons d'emblée, Autorité n'est pas autoritarisme. L'autorité, tout comme la loi, est en général envisagée sous un aspect répressif alors que l'on gagnerait à l'entrevoir sous son aspect expressif. A cet égard, ses avatars historiques pourraient nous éclairer sur cette notion qui, si l'on en croit les contempteurs de la modernité, aurait perdu de sa substance.

En se référant aux civilisations qui fondent la nôtre, notamment la romaine, trois sortes d'autorités sont à différencier :

L'Imperium ou autorité d'État. Autorité princeps qui fonde et légitime toutes les autorités de par son origine attribuée au divin. Ritualisée et donc très visuelle, voire ostensible, elle se met en scène à travers un imaginaire symbolique voulu comme très identifiable : drapeaux, uniformes, festivités civiles, portraits officiels, monnaies...

Autant de véhicules de l'image de l'Empire (pays) incarnée dans la figure de l'Empereur (le gouvernant) qui doit être présente sur tout son territoire jusqu'aux confins de ses limes jouxtant d'autres imaginaires. Aujourd'hui cette Autorité n'a presque plus d'effet sur les usagers. Il est de fait devenu difficile de mobiliser des personnes qui se vivent comme individus séparés sur des valeurs qui ne sont plus reçues comme communes. Dans cette perspective, tous « les surplombs fédérateurs » font les frais de ce « tout à l'égo » se mondialisant.

La Potestas ou la puissance instituée est donc une autorité de fonction. Déclinaison de la précédente dans ses instances institutionnelles, elle connaît le même sort de « délégitimation ». Aujourd'hui, elle n'est présente dans la symbolique des usagers que comme prétexte à la démonstration de son affranchissement.

(Par exemple en collège, l'autorité du directeur est perçue au même niveau que celle d'un pion ; ou encore cette proximité dé-constituante que les jeunes générations entretiennent avec les « forces de l'ordre » entrevues comme faire valoir et objet de provocations d'un néo-candidat marquant le déplacement de l'impératif de virilité).

Enfin une troisième source, l'Auctoritas qui renvoie à auctor, c'est-à-dire « l'auteur » et entre autres « l'auteur de mes jours ». Au cœur de son étymon, on retrouve la racine du verbe « augere » qui signifie prioritairement « pousser devant quelque chose qui existe déjà », autrement dit, favoriser la croissance, augmenter ou élever, d'où le terme d'élève ! En se réappropriant la formule de Maurice Merleau-Ponty⁴ l'on pourrait dire : « Cette autorité est toujours déjà là, avant même son advenue ». Aujourd'hui ces autorités, y compris cette ultime pourtant longtemps perçue comme plus légitime, sont questionnées par les jeunes, dépassant ainsi le génie prophétique d'un Sigmund Freud avec son « Œdipe » redécouvert et la mort du père. Oui, les jeunes sont en perte de re-pères et ont du mal à s'autoriser à devenir acteur (auctor de leur parcours).

Même si toutes ces formes d'autorité semblent « déconstruites », le professionnel de l'accompagnement pourra néanmoins chercher et trouver quelques adossements pertinents à la dernière notion évoquée. En effet, on peut y déceler les germes de l'autorité pédagogique articulant imago parentale, confiance dans le magister, respect de l'alliance, sollicitude (souci de faire croître et de prendre soin), référence authentique, intégrité, fiabilité et stabilité.

Pour le redire synthétiquement, c'est donc une rencontre entre charisme, environnement et auctoritas. Ce qui implique une responsabilité du détenteur de cette autorité, c'est-à-dire qu'il doit « en répondre » notamment en manifestant une sollicitude profonde. L'expression de cette toute sollicitude fait autorité. Hannah Arendt⁵ nous le confirme en creux : « Dès lors que l'autorité se manifeste, c'est qu'elle a déjà failli ».

Dans cette situation conjoncturelle liant accompagnant et accompagné, le professionnel a des possibilités que l'utilisateur n'a pas. Il peut alors être possible, avec infiniment de tact et de respect, de se substituer à celui-ci momentanément pour l'amener graduellement vers l'autonomie. L'utilisateur s'autorise à déposer alors, nous fait « crédit », pour que nous fassions « fructifier » son dépôt. Nous sommes donc les dépositaires des conditions qui vont faire « fleurir » son projet.

Nous touchons là aussi aux notions de transfert et contre-transfert en psychanalyse. Le rôle du formateur est avant tout créatif/co-créatif. Il est un poète de la perturbation, un empêchement de tourner en rond, un agent altéré/altérant, un accoucheur de rencontres heuristiques. Il a mission d'éduquer au sens plein à savoir : conduire en dehors de soi vers plus de soi. Éduquer, c'est produire du déséquilibre dans cette méta stabilisation qui n'est souvent qu'immobilisme phobique, arraisonement mortifère, stase sclérosante.

Le professionnel propose une anastase (re-suscitation) qui passe par une déconstruction des empêchements en vue d'une co-construction vers plus de soi (cf. notion de libre arbitre, auteur/acteur).

⁴ Maurice Merleau Ponty (1908-1961) est un philosophe français rattaché au mouvement de la phénoménologie.

⁵ Hannah Arendt (1906-1975) est une philosophe allemande naturalisée américaine connue pour ses travaux sur l'activité politique, le totalitarisme, la modernité et la philosophie de l'histoire.

Nos désirs

Mais revenons aux éléments d'autorité de l'accompagnant :

La sincérité, être en accord avec soi-même, est un minimum. Mais ce qui est incontournable, ce sont l'intégrité, l'authenticité, la douceur, l'équanimité, toutes valeurs contraires à l'autoritarisme. De fait, les usagers font souvent l'expérience d'une pathologie du lien.

Ils débusquent le professionnel non intègre (grâce à leur intelligence psycho-affective et situationnelle) et ont des compétences pour le mettre en défaut et faire éclater au grand jour son imposture.

Leur souffrance éponyme (celle qui donne nom à toute souffrance) est la souffrance abandonnique (Mélanie Klein ⁶), revécue à chaque fois qu'il y a trahison et ce par le biais d'une souffrance interne insupportable. Et ainsi le « *je souffre* » (internalisé) devient « *je te fais souffrir* » (externalisé par passage à l'acte violent). Mais la violence est le dernier antidépresseur, l'ultime stade avant l'effondrement intérieur (et la folie).

Aussi, attention au désir d'emprise (pire que la manipulation). De par son statut et sa position dominante, le professionnel peut juguler le désir de l'autre pour le plier à son propre désir, néantisant ainsi l'utilisateur en tant qu'être de désir.

Le désir d'emprise n'est autre qu'inféodation des usagers, autoritarisme sous couvert de séduction (étymologie : « mise sous le joug »).

Les armes les plus efficaces de l'autoritarisme ne sont pas celles qui apparaissent comme les plus évidentes (violence, terreur, environnement menaçant ...), mais celles beaucoup plus subtiles que sont la séduction, le recours à une vérité indiscutable et objectivée dont le professionnel serait le dépositaire ou le représentant autorisé.

En tant qu'accompagnant, il faut donc prendre conscience de ses propres idéologies et pentes « naturelles » pour pouvoir s'en déprendre et tenter de les remonter. C'est à ces conditions que le professionnel s'ouvrira à la confiance et instillera de l'humanité dans sa prise en charge. Cet humanisme convoqué questionne le rôle et la place de la sanction.

Sanctionner devrait s'entendre comme une façon de dire : « je ne t'abandonne pas ». Mais pour qu'elle soit structurante, la sanction doit être signifiante, et donc être explicitée et proposée sans que l'émotion ne vienne troubler l'énonciation de ce sens. Rappelons-nous cet adage de Jacques de Bourbon Busset ⁷ : « *Les digues sont la chance du fleuve : en l'enserrant, elles l'empêchent de devenir marécage* ». Mais attention encore à ne pas confondre punition, qui a pour but de satisfaire celui qui l'administre, et sanction qui se veut au service de celui à qui elle est administrée.

Quelques prévenances encore, il y a nécessité à discerner distance et proximité cordiale sans pour autant demeurer dans un éloignement échappant à la rencontre ou craindre la fusion. La distinction c'est distinguer l'autre, l'honorer donc, non le consommer ou le rejeter

⁶ Mélanie Klein (1882-1960) est une psychanalyste, personnalité importante du mouvement psychanalytique britannique, elle a particulièrement théorisait les positions paranoïde-schizoïdes et dépressives.

⁷ Jacques de Bourbon Busset (1912-2001) est un écrivain et diplomate français, membre de l'Académie française.

En guise de conclusion ouverte, deux évocations se recoupant :

« L'autorité ne va pas sans prestige et le prestige ne va pas sans mystère... Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre ».

De Gaulle.

« L'autorité c'est comme l'endive : pour croître elle a besoin d'obscurité ».

Gérard Mendel.

Le devenir Accompagnant demeure difficile à atteindre. Ce n'est pas un idéal, pointant un impossible et donc toujours démotivant, mais un orient, tout à la fois un repère, une visée et un éclairage, voire un astre se levant.



L'INNOVATION

PROGRES ■ CHANGEMENT ■ RENOUVELLEMENT
 NOUVEAUTE ■ TECHNIQUE ■ SCIENCE ■ MYTHE
 CROYANCE ■ PROMESSE ■ FUITE
 MOUVEMENT ■ SAVOIR ■ TRANSMISSION ■ ESPRIT

L'innovation est synonyme de changement et de renouvellement. Longtemps elle fut le moteur de l'histoire, entendue de façon linéaire et évolutionniste. Elle est devenue, à partir du XXème siècle, un dogme idéologique, une croyance universellement distribuée, plus même un mythe. L'innovation est donc un concept composite. Elle peut, au mieux, désigner une mise en mouvement, resterait à définir vers quoi... Pourquoi l'innovation fascine ou révolte ? Comment peut-elle être utile ou néfaste dans les situations d'accompagnement ? Veillons à privilégier non l'évolution technologique mais bien l'évolution d'une culture au service d'une continuité d'esprit. Il faut sans doute revenir à cette éthique fondamentale qui donne préséance à l'humain plutôt qu'aux idéologies et autres stratégies de fuite en avant.

Ajustez vos montres : l'heure est à l'innovation ! Nul discours politique, ni texte officiel, pas plus que d'appel d'offre, ne peuvent taire ce mythe du novum qui tel un phénix ne cesse de renaître de ses cendres. En effet, peu de mots sont davantage en usage aujourd'hui que cette notion qui apparaît comme la panacée ultime à tous les problèmes sociaux, économiques ou écologiques, comme la source de toute pensée et action, comme acmé de la modernité fustigeant les organisations anciennes, accusées de routine et de verrouillage sur la répétition du même.

Néanmoins malgré cette mode entretenue autour du terme, ce dernier, mot valise à doubles fonds impénétrables, demeure ambigu, voire flou sinon obscur. Il regroupe des réalités différentes en fonction des personnes qui l'emploient et véhicule aussi de nombreux mythes qu'il importe de déconstruire pour produire une analyse plus réaliste des processus en jeu.

Avant, car il y avait un avant, que son inflation ne bouche tous les horizons, on parlait plutôt de progrès.

Cette idée de progrès, pour faire court, nous vient essentiellement de la période des Lumières qui a fait de la science une espèce d'entité supérieure, à l'égal de cet Être suprême, convoquée à terme par la Révolution française qui était programmé pour détrôner progressivement un Dieu par trop catholique et pourtant pas assez universel. La science et la technique en lieu et place du divin donc. Cette double sacralisation a conditionné l'émergence d'une société dont nous sommes les héritiers. Sa perspective centrale affirme que l'histoire recèle une dynamique tout uniment évolutive, que les souffrances endurées et les efforts consentis dans le passé vont permettre l'émancipation de l'humanité. Voilà le progrès ! Promesse prométhéenne de la victoire de la raison sur le chaos, de la vie contrôlée sur la mort bientôt surmontée.

Promesse non tenue car il est bien difficile de défendre l'idée que le développement continu des techniques se traduit toujours par une amélioration des conditions matérielles et morales de l'humanité. Il faudrait en parler aux victimes de la Shoah, des goulags, de Nagasaki et d'Hiroshima ou, encore plus proches, celles de Tchernobyl et de Fukushima. Non, idolâtrer la science et la technologie ne promeut pas l'éthique, et la perspective d'un progrès linéaire qui irait vers l'émancipation des êtres humains n'est pas sérieusement soutenable. Mais l'engouement est là à interpréter ce terme comme volonté de penser une approche différente d'un devenir souhaité plus enviable. En a-t-il toujours été ainsi ?



Petit rappel historique

L'innovation, dans son acception contemporaine, désigne l'application d'une découverte dans la sphère de la production. En ce sens, elle se rapporte prioritairement à la pensée économique qui se démocratise avec elle au XIXe siècle. Émergeant dans la langue française en 1297, alors que le mot au moyen âge renvoie au juridique et au financier, son usage ne commence à s'étendre qu'à partir du XVIe siècle en devenant synonyme de « changement » et de « renouvellement ». Néanmoins la méfiance à son endroit perdure longtemps. Les ordres politiques et religieux l'identifient comme une menace subversive remettant en cause l'ordre établi. C'est encore ce qui perce de la définition qu'en donne, en 1835, l'édition du Dictionnaire de l'Académie française en précisant qu'elle relève de : « l'introduction de quelque nouveauté dans le gouvernement, dans les lois, dans un acte, dans une croyance, un usage, une science, etc. ».

Il aura fallu attendre le XVIIIe siècle, lorsque s'élaborait un nouveau rapport au temps généré par l'idéologie du progrès et par les révolutions industrielles et scientifiques, pour que l'innovation fût entrevue de façon positive. Elle devenait même alors le moteur de l'histoire, toujours entendue de façon linéaire et évolutionniste. Elle rendait compte désormais d'un bouleversement radical qui prétendait recomposer avantageusement le tissu social par un véritable renversement des valeurs. Dorénavant, c'était à la nouveauté que l'on associerait la sécurité alors que routine et tradition renverraient à la corruption. En inversant les anciennes craintes de subversion par l'accueil de la novation, l'innovation évoquait, convoquait l'ordre et le contrôle, inaugurant ainsi un grand basculement faisant du développement technique la focale de toutes les dynamiques et les énergies.

Cette évolution se démultiplia encore dans le contexte de modernisation des Trente Glorieuses. La recherche scientifique fut stimulée comme elle ne l'avait jamais été, les investissements pour diffuser les nouvelles trouvailles technologiques mobilisèrent des capitaux considérables. Pas seulement les économistes, même les sociologues se mirent à étudier l'innovation et les moyens de l'encourager. Sortie du soupçon, celle-ci était derechef érigée en dogme idéologique, en obsession planétaire, en croyance universellement distribuée, en slogan marketing, en véritable formule magique s'adossant à des fables savamment distillées.

Devenue lieu commun, elle servit, et continue de servir, aux élites industrialistes autoproclamées à considérer les siècles antérieurs comme des temps barbares et primitifs, peu propices au progrès. Ainsi sont anathématisés tous ceux qui doutent ou s'interrogent, refoulés comme des ignares obscurantistes.

Parmi les mythes inauguraux, l'on inventa aux alentours de 1850, la figure iconique d'un Galilée savant éclairé et radicalement anticlérical. C'était oublier qu'il travaillait et échangeait en permanence avec les Jésuites et les théologiens et qu'il n'aurait pas abjuré l'héliocentrisme sous la torture. Quant à la phrase mémorable qu'on lui attribue et qu'indigné il aurait prononcé, « *Et pourtant, elle tourne !* », l'on sait depuis fort longtemps qu'elle est apocryphe. Pierre Larousse d'ailleurs, le concédant, écrivait en 1871, dans un des tomes de son déjà célèbre dictionnaire, que le mot « *est de ceux qui sont plus vrais que la réalité même* » et que « prononcé ou non, [il] restera éternellement, parce qu'il est la réponse victorieuse de la science à quiconque veut étouffer sa voix ».

C'est bien de cela dont il s'agit : la mythologie galiléenne venant épauler l'idéologie de l'innovation, toutes deux pointent l'impossibilité de la moindre critique visant le règne de la science et de la technologie.

Oui, l'innovation est un mythe ou plus exactement un concept composé de mythes et, si ce n'était le format de l'exercice, nous aurions pu en décrire beaucoup d'autres, tel par exemple Newton, alchimiste convaincu si ce n'est acharné, devenu le parangon du scientifique cartésien et rigoureux. Peut-être même aurions-nous convoqué la sérendipité (« *je trouve ce que je ne cherche pas* ») et son lot de découvertes aléatoires. Quant aux contempteurs de la notion, ils concèdent du bout des lèvres que l'innovation peut au mieux désigner une mise en mouvement, mais resterait à définir vers quoi... En effet, il semble que tant qu'un discours sur le futur, qui ne soit pas anxiogène mais enfin émancipateur, n'aura pas été reconstruit, la tentation du « *c'était mieux avant* » subsistera.



Un pas de côté

L'enjeu n'étant pas d'opposer les prétendus « réacs » aux dits « progressistes », mais d'essayer de comprendre pourquoi l'innovation fascine ou révulse, en quoi plus précisément elle pourrait être utile ou néfaste dans les situations d'accompagnement ? Nous allons nous dérouter en convoquant une parole célèbre d'un « grand » ancien pourtant toujours d'actualité.

Ce grand ancien est l'épicurien Lucrèce (98-55) et sa citation « Ex nihilo nihil fit », que l'on traduit souvent par « rien ne vient de rien » ou « du rien, rien ne vient ». Rien se dit « rem » en latin et représente l'accusatif singulier du substantif « res » qui signifie « la chose ». « Rien » ne serait jamais rien mais toujours « quelque chose ». C'est cela qu'il faut entendre : « quelque chose vient toujours de quelque chose », il n'y a pas de génération spontanée, tout a une antécédence. La connaissance n'échappe pas à cette loi universelle, tout savoir s'origine dans un savoir qui le précède et le fonde. Il ne faut pas confondre communication - transport d'une information dans l'espace - et transmission - transport d'un legs dans le temps.

Aussi devrait-on veiller à privilégier non l'évolution technologique, qui est une suite de ruptures subies ou planifiées, c'est selon, mais bien l'évolution d'une culture qui se révèle une suite de ruptures conjurées et de traumas surmontés au service d'une continuité d'esprit. Il est primordial sinon crucial de ne pas perdre le fil, ce continuum que d'aucuns appellent le feu sacré (cet héritage cumulatif qui distingue l'histoire humaine de la répétition animale).

S'il y a des « machines à communiquer », toujours alimentant le cycle des obsolescences programmées, il n'y a et ne peut y avoir de machines à transmettre.

En promouvant la rupture au rang d'idéal, l'idéologie du novum court-circuite toute pédagogie, puisque l'essence même de la rupture ne saurait se laisser codifier et constituer ainsi : un legs dont on pourrait hériter.

Attention à ne pas se méprendre, il ne s'agit pas de ruminer « bonne culture versus mauvaise technique », mais de poser les conditions inhérentes à toute transmission. Transmission d'ailleurs qui, si elle est réussie, invite non à la répétition bornée mais à la trahison, c'est-à-dire à la métabolisation du legs par une appropriation toujours singulière. Peut-être est-ce là ce qu'il faudrait qualifier d'innovation : sans cesse faire sien en le remodelant l'héritage collectif d'une communauté de culture.

Au risque d'insister, on ne peut transmettre que ce qui a été incorporé et l'on ne saurait, sans y perdre, réduire la généalogie à la génétique, ni le long et exigeant travail de médiation en seul et simple impact médiatique. Il nous faudra toujours un maître pour nous apprendre à nous passer d'un maître. C'est l'ambition même de tout accompagnant que de travailler avec persévérance à sa propre disparition à mesure que s'accroît l'autonomie de l'accompagné. Faire du neuf, ce serait alors faire qu'inlassablement l'accompagnant se réinvente à chaque rencontre comme sujet désirant face à l'accompagné se présentant comme sujet qui désire s'inventer – invention, réinvention au double sens archéologique et créatif du terme.

Pour conclure, innover, innovation, dans leur étymologie la plus profonde, renvoient au latin classique *innovare* qui signifie littéralement « revenir à ». Revenir à quoi ? Ou plutôt à qui ? Sans doute à cette éthique fondamentale qui donne préséance à l'humain plutôt qu'aux idéologies et autres stratégies de fuite en avant. A ne pas reconnaître son impuissance à conjurer la finitude de l'être, l'innovation ne serait que leurre et subterfuge. Dispositifs, programmes, méthodes, process, même innovants, ne devraient jamais tenter de transformer un être de désir en cobaye au service de tout et n'importe quoi, pourvu que ce tout et n'importe quoi se légitime d'apparaître comme nouveau. « Neuf » n'a jamais été et ne sera jamais systématiquement synonyme de « meilleur pour ». Toute innovation ne le sera qu'à condition d'identifier sa dette.



LA CONFIANCE

FIABILITE ▪ FIANÇAILLES ▪ SIGNE ▪ SENS
 FORME ▪ FOND ▪ ESTIME ▪ MAITRISE
 DANGER ▪ LIBERTE ▪ AUTONOMIE
 RECONNAISSANCE ▪ RESPECT ▪ AMOUR ▪ DON

La confiance est une notion multidimensionnelle. Elle est irréversible et en constante mutation. Elle englobe à la fois de la forme et du fond, du signe et du sens, du concept et du percept. Elle peut pencher du côté de la volonté de maîtrise pour échapper aux dangers. Faire confiance est-ce mesurer le probable ou prendre un risque calculé ? C'est admettre que l'autre peut tromper, mais qu'il peut également renoncer à cette possibilité. La confiance s'impose comme le mode relationnel premier et indépassable, qui ne peut être adopté que de façon positive, joyeuse. Jamais la confiance ne saurait être extorquée. Se soumettre à l'autre, c'est l'autoriser à prendre. S'en remettre à l'autre, c'est l'inviter à donner. A un être libre, on ne peut que faire confiance. Cette relation, noble et profonde, reconnaît chez l'autre une souveraine autonomie, ainsi qu'une part irréductible et insaisissable, échappant à la mesure.

Le concept

Rares sont les concepts qui ont connu pareille déprise, si ce n'est aussi renversante méprise. Le concept de confiance au prix d'une révolution sémantique complète en est venu, dans son usage courant, à signifier le contraire de son sens profond. Si l'on s'en réfère à son étymologie, cette dernière nous emmène sur le versant de la confiance, mais également sur celui de la fiabilité en passant par les fiançailles et la foi !

Il s'agit donc d'une notion riche d'une multi dimensionnalité qu'il convient d'explorer. C'est peu dire qu'elle n'est pas aisément manipulable et notamment parce qu'elle désigne deux choses, apparentées certes mais pas toujours différenciées, à savoir : l'action elle-même et son résultat.

Une action (on fait confiance à une personne et on agit en conséquence) et son résultat (on a confiance et c'est alors le fruit de cette interaction).

Autre richesse, et non des moindres, la confiance est un concept téléologique, c'est-à-dire qu'il ne peut s'entendre que dans le temps. Il est irréversible et en constante mutation. Il n'est pas le même hier et demain parce qu'il se transforme au gré des vivants qui le portent. Il en appelle à la complexité. Il englobe à la fois de la forme et du fond, du signe et du sens, du concept et du percept.

Les représentations sociales parlent de confiance pour désigner l'attitude que l'on a vis-à-vis de ceux que l'on estime connaître suffisamment pour en pronostiquer la fiabilité.

Notre confiance n'irait qu'aux personnes « bien connues ». C'est, pense-t-on, qu'elle ne va pas sans conditions. On dit même à l'envie qu'elle se mérite, qu'il faut s'en montrer digne et pour cela donner les gages d'un comportement rassurant, prédictible et reproductible.

Dans cette perspective, elle renvoie au fantasme aussi vieux que l'animalité, qui sourd toujours à travers notre fragile humanité, à savoir le désir d'emprise. Tout maîtriser pour n'encourir aucun danger et faire taire cette abyssale angoisse d'une mort annoncée, certaine.

Mais reprenons, à défaut d'une assurance tous risques, l'on chercherait dans la confiance ordinairement entendue, le pari le moins périlleux, sachant qu'il ne serait que pis-aller. A savoir qu'il n'interviendrait que seulement là où la certitude achoppe, toute son intention étant de combler les vides laissés par un savoir malheureusement incomplet. Être obligé de recourir à la confiance serait donc le constat de la faillite de notre projet de maîtrise. A contrario, pouvoir s'en passer serait le signe certain d'un être omniscient et omnipotent, tributaire enfin que de lui-même.

Pour le dire autrement, au risque d'insister, la confiance serait une attitude adoptée en dernier recours et toujours à regret. On n'y consentirait qu'après avoir tout tenter pour ne pas en avoir besoin, lui laissant la place qu'on n'a pu lui ôter. En fait selon l'idéal d'un savoir que l'on voudrait absolu et définitif, on estimerait comme parfait un monde où elle n'aurait pas lieu d'être, et inversement, infirme une humanité qui ne pourrait encore l'éviter.



La liberté

Ce qui vient d'être décrit correspond bien à ce que le terme de confiance recouvre couramment. Et pourtant nous sommes loin de sa signification profonde, aux antipodes même ! Qui ne pressent que faire confiance relève de bien autre chose que de mesurer le probable ou de prendre un risque calculé ? Au grand dam des apothicaires de la dynamique de vie, là où il s'agit de véritable confiance, les plus solides assurances ne procurent jamais que des raisons de croire, des raisons qui portent la confiance à se donner plutôt qu'à se refuser ; mais des raisons surtout de croire, parce qu'en se donnant, la confiance s'élançait au-delà de ce que ces raisons garantissent.

Pour appréhender cet élan, il convient de « dé-penser » encore et de comprendre ce qu'est un être libre, sachant qu'une telle formule frôle le pléonasmе. L'être libre est non seulement celui qui décide de ses manières d'être (attitudes, comportements, mœurs), mais aussi et surtout, celui qui décide d'en décider ou non, celui qui peut décider de ne plus en décider. Concurrentement, avec la liberté et avec elle seulement, le mensonge, la dissimulation, le reniement et la trahison deviennent possibles. Pour le signifier autrement, il tient uniquement à l'être libre que ses manifestations soient de l'ordre de l'apparition (façon d'être qui rend fidèlement témoignage de son intériorité invisible), ou de l'ordre de l'apparence (façon d'être qui travestit cette intériorité). Faire confiance, c'est admettre alors que l'autre peut tromper mais qu'il peut également renoncer à cette possibilité, que ce renoncement dépend exclusivement et absolument de lui.

Cela a deux incidences.

Premièrement et définitivement, la confiance n'a rien d'un palliatif qu'un « savoir » remplacerait avantageusement. Il convient de se défaire de ce préjugé d'après lequel le savoir est préférable à la confiance et que le progrès se mesurerait au fait de ne plus avoir besoin de faire confiance. En présence d'un être libre, c'est tout le contraire qui s'affirme : la confiance est le meilleur des rapports que l'on puisse établir avec une liberté. Le meilleur car il est, et lui seul, en pleine adéquation avec l'être auquel il s'adresse. A un être libre, on ne peut que faire confiance. A un être qui est lui-même l'origine de ses manières d'être, on ne peut que s'en rem-être.

Deuxièmement et conséquemment, loin d'être à regret le dernier recours, la confiance s'impose comme le mode relationnel fondamentalement premier et indépassable, qui ne peut être adopté que de façon positive, voire même joyeuse. On n'y est pas contraint faute de mieux mais parce qu'il n'y a rien de mieux. Cette relation, noble et profonde, reconnaît chez l'autre une souveraine autonomie ainsi qu'une part irréductible et insaisissable, échappant à la visibilité et à la mesure.

Il n'y a là aucun angélisme. La possibilité du mensonge et de la trahison perdure potentielle chez l'autre, mais notre « foi » professionnelle croit, souhaite et espère qu'elle sera écartée et qu'elle ne le sera que par lui. Tout ce dont on a le plus impérieux besoin, nos usagers prioritairement, est justement ce qui ne peut être que donné, c'est-à-dire librement donné et librement donné par une autre personne : reconnaissance, respect et amour.

Cela ne peut advenir que du libre vouloir de cet autre, (s'il y avait de la contrainte, cela ne serait plus de la reconnaissance, du respect et de l'amour), sachant que nous n'avons pas affaire là à des choses distinctes de la personne, mais qu'il s'agit d'attitudes, en et par lesquelles, cet autre engage la globalité de son être (extériorité et intériorité). C'est précisément la réciprocité de cet engagement qui est attendue, sinon désirée, de la part de cet être que la confiance en son irréductible liberté met face à lui-même et de la part du professionnel patient et indulgent. Gardons à l'esprit que ce qui est le plus redouté par nos usagers est « le rendez-vous des absents », prémices et preuves « d'une mort relationnelle » déjà maintes fois expérimentée.

La confiance ne va pas sans le désir sain. Rappelons encore que si parfois elle peut être abusée, la confiance jamais ne saurait être extorquée. C'est pour cela qu'il convient de toujours distinguer ces deux postures antagonistes : se soumettre à l'autre, c'est l'autoriser à prendre ; s'en remettre à l'autre, c'est l'inviter à donner. N'oublions pas que l'intelligence de la confiance permet la confiance en l'intelligence.



LA NEUTRALITE

DEONTOLOGIE ▪ RETRAIT ▪ IMPASSIBILITE
 INDIFFERENCE ▪ EXPERIENCE ▪ AFFECT ▪ EMPATHIE
 ABSTENTION ▪ INSIGNIFIANCE ▪ GRIS
 APATHIE ▪ SOIN ▪ ASSISE ▪ ANCRAGE

La neutralité est-elle l’alpha et l’oméga de la déontologie ? Est-ce une absence de passion, une négation de l’empathie ou tout simplement un idéal inatteignable ? Le courant de la psychanalyse freudienne prônait le retrait, l’effacement, le dépouillement du narcissisme face au patient. Mais qu’en est-il dans l’accompagnement ? La neutralité a mauvaise presse pour le modèle moderne du care. L’on y voit souvent qu’une position de retrait manifestée par un manque de chaleur humaine, une impassibilité, voire de l’indifférence. Cette neutralité peut traduire une difficulté de la part de l’accompagnant à s’engager dans la relation. Il faut donc distinguer la neutralité du « neutre postural ». En tant qu’accompagnant, il ne s’agit pas d’arrêter de ressentir ou de penser, mais au contraire de réinitialiser sa disponibilité. Ce neutre privilégie l’accès direct par l’expérience. Il permet l’ouverture inconditionnelle et généreuse, qui se traduit chez l’accompagnant par une assise, un ancrage et un sens aigu de la distinction.

Les racines

Avec le retour des questionnements ou plutôt des affirmations à l’emporte-pièce suscités par les débats sur la laïcité, le concept de neutralité est revenu sur le devant de la scène. Son rôle ? Rien de moins que d’être la garantie sans faille contre tous les partis pris et leurs dérives potentielles, l’alpha et l’oméga de la sacrosainte déontologie, le socle de l’égalité (peut-être celle alors qui fait que « *toutes les vaches sont grises* » dirait Hegel ?).

Avant que de l’explorer consultons son étymon : neutre vient du latin « ne-uter » (littéralement : « ni-lequel des deux ? ») qui signifie précisément « aucun des deux », « ni l’un, ni l’autre ». Assez rapidement d’ailleurs, il a aussi pris le sens de « au-dessus de tout, indifférent », voire à la forme pronomiale de « s’annuler mutuellement ».

A en croire les racines, il est à craindre que la ramure d’une telle notion aille à l’encontre d’une quelconque alliance, d’autant plus si cette dernière relève du thérapeutique ou du pédagogique. Il semble même, en toute consécution philosophique, que le terme sous-entend sa propre impossibilité fondamentale. Il indique dans le « ni l’un, ni l’autre » son impuissance à se trouver quelque part, indifférent oserait Jacques Derrida⁸, si ce n’est, s’auto-s’otant. Ne sommes-nous pas proches là de la visée ultime de certaines écoles présocratiques (stoïciens, sceptiques, mégariques) dont le dessein était d’atteindre l’apathês (apathie ou absence de passion) voire l’ataraxia (ataraxie ou tranquillité intérieure) ?

⁸ Jacques Derrida (1930-2004) est un philosophe français. Il a créé et développé l’école de pensée autour du déconstructionnisme.

Pour le dire déjà de façon lapidaire, assimilée à ce type de retranchement héroïque ou désabusé, c'est selon, la neutralité au mieux est un idéal inatteignable, au pire un mythe trompeur.

Ce n'est pas que d'aujourd'hui que les partisans de l'empathie et de la neutralité s'affrontent. Il n'aura pas fallu attendre la guerre des courants, psychanalyse « de stricte observance » contre éclectisme et intersubjectivité post modernes, pour que la polémique s'envenime. On se souviendra que Sigmund Freud soutenait une posture paradoxale qu'il qualifiait « d'intérêt impersonnel ». Ce que Sandor Ferenczi⁹ dénonçait lui comme hypocrisie professionnelle consistant à montrer au patient une façade « neutre », alors que l'accompagnant peut être lui-même assailli par des affects. Il en souligne les effets chez l'accompagné : la peur de déplaire, la soumission, l'interdit de mettre en question les interprétations fournies, le retour traumatique du fait de la froideur et de la distance de celui en qui la personne espère un soutien radical.

En fait que ce soit Sigmund Freud ou plus près de nous Jacques Lacan¹⁰, ils avaient l'art d'établir une dissociation entre leurs hypothèses théoriques et leur agir auprès des analysants. Ils prônaient le retrait, l'effacement, le dépouillement du narcissisme, alors qu'ils se permettaient d'intervenir parfois directement dans la vie de leurs patients ou prenaient une grande liberté dans la façon dont ils leurs témoignaient leur sympathie ou leur rejet. Qu'en est-il dans l'accompagnement ?



⁹ Sándor Ferenczi (1873-1933), médecin psychiatre, fut l'un des plus proches collaborateurs de Sigmund Freud.

Le « neutre postural »

Tout accompagnement doit veiller à ne pas s'enfermer dans des procédures et des postures au travers desquelles l'utilisateur est sans cesse renvoyé à lui-même, à son fantasme et à ses abysses ; surtout à une époque où règne la pathologie du lien marquée par l'absence de l'autre et le manque de sentiment d'appartenance, plus que par la répression du « sur moi » ou le conflit intrapsychique. En effet lorsque les relations premières, inventrices de toutes celles à venir, n'ont pas permis de constituer un fond stable d'où peuvent émerger des identifications claires, il est alors nécessaire d'élargir la palette des modes « d'être-avec ».

C'est ainsi que la neutralité, toujours à supposer qu'elle soit possible, a mauvaise presse pour le modèle moderne et dominant du care (du prendre soin). L'on y voit souvent qu'une position de retrait manifestée par un manque de chaleur humaine, une impassibilité, voire de l'indifférence là où un usager ne peut que déployer de la souffrance, de la provocation désespérée, mais aussi des tentatives d'engagement dans un contact vrai, dans une intentionnalité pure qui semble ainsi demeurer sans soutien.

Cette neutralité peut effectivement traduire une difficulté de la part de l'accompagnant à s'engager dans la relation, masquer un défaut de fiabilité et de stabilité face à un afflux d'affects inacceptables pour lui dans la position conjoncturellement asymétrique dans laquelle il doit figurer l'étayant.

¹⁰ Jacques Lacan (1901-1981) est un psychiatre et psychanalyste français. Il a repris et discuté l'ensemble des concepts freudiens, mettant à jour une cohérence dégagée de la biologie et orientée vers le langage, s'appuyant notamment sur le structuralisme et la linguistique.

Elle peut avoir pour effet de faire ré éprouver à l'accompagné des situations de non accueil où sa sensibilité et sa perception avaient été déniées ou disqualifiées, où son élan à aller sur du sens partagé avait été brisé.

Dans ces conditions, cette neutralité ne peut qu'engendrer du retour traumatique : l'usager revivant douloureusement alors l'absence de réponse adéquate en situation de détresse qu'il était déjà venu chercher auprès d'un autre investi affectivement et censé garantir de la sécurité.

Pour sortir de ces représentations déjà socialement généralisées, il nous faudra distinguer clairement la neutralité, vue comme évitement ou refus d'engagement dans la relation, de ce que nous nommerons le « neutre postural ». Le neutre ici entendu comme substantif : en effet comme adjectif, ou comme paraissant dans le terme neutralité, il se rattache à un objet ou à son état et ne fait que qualifier ou spécifier. Là il s'agit du neutre comme notion à la fois seuil et limite qui, à l'instar du concept chauve-souris des frères Oury¹¹ disparaissant dès lors qu'on veut l'éclairer, nous pointe un orient toujours se déroband vers lequel pourtant, chercheurs de lumière, nous ne cessons de tendre.

Le neutre en grammaire désigne ce qui n'est ni féminin, ni masculin, ni actif, ni passif quand il s'agit d'un verbe. En chimie, c'est ce qui n'est ni basique, ni acide. En politique, un pays neutre est un pays qui s'abstrait des distensions internationales. En physique il s'agit d'un corps qui n'est le siège ni d'une charge positive, ni d'une charge négative. On le voit, malgré son apparente indétermination, le « ni-ni » n'est pas que suspend frileux, pas plus que négation du vivant.

En tant qu'accompagnant, il ne s'agit pas d'arrêter de ressentir ou de penser, mais au contraire de réinitialiser sa toute disponibilité (comme le « reset informatique » qui consiste à réinitialiser, c'est-à-dire ramener à l'état d'origine, autrement dit à une forme de virginité relationnelle) pour laisser s'y déposer la nouveauté de ce qui est donné par la rencontre. Ce neutre privilégie l'accès direct par l'expérience, l'on pressent alors ce que cette perspective doit à la tradition phénoménologique. De fait, cette aspiration au neutre est une tentative délicate de soulèvement du voile qui nous masque les choses (revelatio en latin, apocalypse en grec). Le neutre alors comme posture qui crée une tension d'accueil et de réception de l'inédit et réduit ce qui s'impose dans la répétition et le déjà connu.

Ce neutre ne manque pas d'intensité contrairement à la neutralité qui renvoie au gris hégélien, au scrupule, à l'abstention, à l'insignifiance, au non engagement. Il apparaît comme ouverture inconditionnelle et généreuse, réserve d'énergie à transfuser, origine des possibles, création en attente, humanisation offerte ...

Ce « neutre postural » permet de se préparer à l'imprévisible et d'accueillir pleinement le présent. « Le présent c'est ce qui ne s'est encore jamais présenté » nous dirait Paul Valéry, tout cela sans tension et a fortiori sans angoisse. Cela se traduit chez l'accompagnant par une assise, un ancrage, un sens aigu de la distinction, mais également par une circulation libre et pourtant maîtrisée du désir sain et des intentionnalités.

¹¹ Jean Oury est un psychiatre et un psychanalyste français (1924-2014). Figure de la psychothérapie institutionnelle, il est le fondateur de la clinique de La Borde qu'il a dirigée jusqu'à sa mort.

Ce que l'on qualifie d'ouverture est creusement d'un vide (retrait fertile) destiné à recueillir ce qu'il pourrait y avoir d'inouï dans une problématique maintes fois balayée par une recherche vaine de rationalité ou par des bourrasques émotionnelles.

C'est la capacité à désamorcer la tension, la pression subie et relayée par l'accompagné sur lui-même et sur son environnement pour ramener l'homéostasie propice à une construction intégrant des éléments nouveaux.

Pour ce faire, l'accompagnant doit rendre patent le sentiment d'exister sans orientation dominante, sans attribut particulier ; ainsi qu'un engagement désaffecté, prêt à se laisser altérer sans chercher à esquiver, mais avec un intérêt détaché et bienveillant, une patience que l'on aimerait qualifier d'infinie si ce n'était les limites de chacun. Ce qui est visé est un processus de co-création centré sur l'utilisateur et adossé à une rencontre non obérée par du déjà su.

Pour le signifier plus précisément, dans notre pratique quotidienne, nous mettons en œuvre des savoir-faire, nous adoptons des perspectives bienveillantes qui n'empêchent pas de prendre position, voire d'instiller de l'affect quand cela s'avère nécessaire, tout en veillant à suspendre certaines attitudes naturelles qui constituent le tissu des relations quotidiennes. Sans recette, sans panacée, cultivant l'insu, le focus est mis sur les processus très complexes à l'œuvre dans l'ici et maintenant.

Dans cette perspective, le « sujet » de l'engagement n'est pas l'ego. Ce n'est pas un moi débordant d'une intentionnalité convaincante qui veut agir sur une situation. Ouvert à l'indétermination du « ça » de la rencontre, c'est plutôt l'offre d'une auto limitation témoignant de l'inconditionnalité de l'accueil et de la présence de l'autre.

Si la neutralité peine à être crédible, en effet nous sommes tous tissés, métissés de composantes et d'influences multiples tout autant que nous nous sommes construits sur des « croyances propres », le neutre postural apparaît comme concept opératoire. A condition que nous soyons en mesure d'identifier notre « pente naturelle » et que nous consentions à, sans cesse, la remonter afin de ne pas y faire glisser également l'accompagné. A ce prix, « le neutre postural » échappe aux versants ombreux et antagoniques de l'empathie et de l'apathie pour se révéler le plein midi de la distinction éthique.



LA POSTURE

RELATION ▪ QUALITE ▪ VULNERABILITE ▪ RECIPROCITE
 FACILITATEUR ▪ VEILLEUR ▪ EMANCIPATEUR
 ESPERANCE ▪ COMPETENCE ▪ PERFECTIONNEMENT
 PRESENCE ▪ SYMPATHIE ▪ FIABILITE ▪ CORDIALITE

La qualité de l'accompagnant ne fait-elle pas la qualité de l'accompagnement ? Proximité envahissante ou prise de recul suffisante, telle semble être l'aporie insurmontable de tous ceux qui se préoccupent d'humaniser les rapports humains. Accompagner ce n'est jamais uniquement parler de, mais parler à. Compétences et qualités se confondent, les qualités d'être sont en l'occurrence les compétences fondamentales et incontournables. Le professionnel est son propre outil de travail. Il est un facilitateur, un passeur, un intercesseur, un éveilleur, un émancipateur... Il manifeste sa totale présence non seulement corporelle et psychique mais aussi cordiale. Lorsque nous sommes professionnellement fiables, nous protégeons l'accompagné de l'imprévisible. Le professionnel se trouve dans une fonction proche d'une maïeutique qui permet à l'autre de se reconnaître. Il s'agit alors de comprendre, c'est-à-dire d'accepter sans restriction ce qui est dit et éprouvé. Se garder d'intervenir ou de réagir, mais simplement s'ajuster pour recevoir l'autre tel qu'il est.

Le professionnel comme son propre outil de travail

S'il n'y a d'accompagnement que lorsqu'il y a deux personnes en relation, c'est la qualité de la personne de l'accompagnant qui fait la qualité de l'accompagnement. C'est d'ailleurs ce que redécouvre l'Education Nationale avec le fameux « effet Maître ». Sauf que celui-ci n'est opérant qu'à condition de « se mettre au service de », de l'autre prioritairement et de soi en tant que déterminant pour cet autre. Aussi convient-il de réaffirmer que « la personne même du professionnel est son propre outil de travail ».

C'est en cela que le professionnel dans l'accompagnement est l'outil éducateur, celui qui se situe dans l'utopie de l'entre-deux, celui qui a vocation de conduire hors de (ex-ducere) ; hors du donné, hors de soi vers plus de soi, intégrant la séparation et donc la possibilité d'apprendre, de co-naître, de naître avec, dans la béance, pour la différence, en vue de l'accomplissement par un exode d'humanisation.

L'authentique humain est ex-patriation ou plutôt ex-matriation (la patrie comme matrice d'origine), moins programmé pour les continuités que pour la distance, moins pour la clôture d'un monde noué sur lui-même que pour rencontrer l'autre.

L'outil accompagnateur ne le sera que dans le retrait. Retrait, non comme éloignement, mais comme espace offert, comme vulnérabilité volontairement limitative qui laisse advenir l'autre. Idéalement faire coïncider l'avancée instante et le retrait distinguant.

Accompagner ce n'est jamais uniquement parler de mais parler à, ce n'est pas délivrer des réponses mais avoir du répondant. Compétences et qualités se confondent ou plus exactement les qualités d'être sont en l'occurrence les compétences axiales, fondamentales et incontournables.

L'accompagnant n'est en effet ni un expert, ni un contrôleur, ni un arbitre, ni un juge, ni un maître, mais plutôt un facilitateur, un passeur, un intercesseur, un conseiller (au sens de « Tenir Conseil »), un éveilleur, un veilleur, un émancipateur. Il n'impose ni mode de vie, ni système de pensée. Tout cela exige de lui un questionnement perpétuel de sa pratique, de ses attitudes ainsi qu'un inlassable perfectionnement de ses compétences/qualités, et donc de lui-même.

Un tel principe ne peut être formulé que de façon antithétique ou sous le mode paradoxal d'apories suspensives, témoignant de la complexité d'une telle posture vivante.

Ainsi, lors de la première rencontre, toujours à haute teneur symbolique, qui détermine souvent la qualité des entrevues postérieures, convient-il de manifester sa totale présence non seulement corporelle et psychique mais aussi cordiale. Cette offrande du « cœur », outre son évidence d'entière disponibilité, atteste de l'intérêt porté à l'autre et de sa reconnaissance inconditionnelle. Intérêt qui signifie l'envie d'être là, avec, dans la perspective d'un devenir commun et pourtant singulier. Par-delà le don de soi, tenter de répondre à la seule tragédie, à la seule souffrance : le sentiment abandonnique.

Ces métiers sont en effet des métiers d'interdépendance, de dépendance et donc de pouvoir. Des métiers où nous pouvons abuser de la subordination, mal user de la faiblesse conjoncturelle de l'autre et l'instrumentaliser à notre profit compensatoire. L'enjeu est d'être fiable comme le souligne Donald Winnicott.¹²

Selon lui, lorsque nous sommes professionnellement fiables, nous protégeons l'accompagné de l'imprévisible.

Non que nous en évitions la possibilité, mais nous sommes en mesure d'anticiper ses conséquences pour l'autre, nous avons la capacité de réduire l'anxiété ou l'angoisse ressenties devant cet inconnu.

Pour cela, il faut qu'une certaine tranquillité découle de la vigilance et de l'expérience, en se gardant de toute suffisance par une véritable vulnérabilité (rendue patente par ce retrait de soi-même déjà évoqué). Nous avons à réhabiliter l'inventivité qui fait rupture avec nos savoirs, à intégrer l'imaginaire qui exige que nous osions, que nous ne soyons pas frileusement abrités derrière nos connaissances, que nous soyons prêts à accepter notre impuissance.

L'empathie bienveillante peut être dépassée par l'instauration du règne de la sympathie qui n'entérine plus l'isolement ni la désolation, mais bien la consolation en tant que sol (et non lieu) commun, qu'univers partagé, qu'humus fertile. Humus, racine latine de notre mot « humilité », désigne la couche superficielle du sol faite d'éléments en décomposition, très féconde, qui accueille la semence pour lui faire porter du fruit.



¹² Donald Winnicott (1896-1971) est un pédiatre et un psychanalyste britannique.

Fiabilité, intégrité et authenticité

Fiabilité et humilité donc : posture paradoxale seule à même de dénoncer l'imposture. La fiabilité subsume l'intégrité, l'intégrité s'adosse à l'authenticité. Et si l'authenticité, selon l'étymon, c'est être (devenir) le même jusqu'au bout, alors le pari sur la confiance mutuelle peut être tenté par le bénéficiaire. Parce que nous sommes pour lui des êtres de parole, de paroles qui feront autorité (authenticité et autorité partageant la même étymologie). Confiance qui à son tour va générer la possibilité de reliance (Marcel Bolle de Bal)¹³ et la conclusion de l'alliance. Celle-ci est entée sur la fidélité inaliénable, sur la capacité à orienter, dynamiser, supporter, persévérer, c'est-à-dire « éclairer plus loin ».

Lors de ce cheminement, les qualités essentielles convoquées sont le discernement, l'endurance, la vigilance, l'équanimité, la plasticité mentale et psychique, le respect inamissible, l'accueil premier sans cesse renouvelé. Cet accueil, dans l'exigence même de ce cadre éthique, ne peut être confié qu'à un professionnel expérimenté centré sur la prise de soin, féru de psychopédagogie voire d'andragogie¹⁴ clinique, si ce n'est de travail sur soi.

Par-delà cette déclinaison non exhaustive de ces compétences communicationnelles, situationnelles, temporelles, personnelles, et malgré la grande souplesse de fait de l'accompagnement, celui-ci ne relève pourtant pas de l'arbitraire, ni encore une fois de l'anarchique et doit s'articuler à un processus clairement identifiable.

¹³ Marcel Bolle De Bal est un sociologue et psychosociologue belge, professeur émérite de l'Université libre de Bruxelles.

Nous l'avons par ailleurs déjà illustré lors de l'évocation de cette « origine » que représentait pour nous un accueil intégrant une perspective téléologique et ce dans un cadre institutionnel.

La première phase ou mieux l'initiale, car ante-chronique, est donc le moment de l'accueil. Moment charnière qui fonde toutes les autres articulations, il doit se révéler alors présence attentive, chaleureuse, inconditionnelle, respectueuse, intègre absolument. Présence qui cherche à exprimer par sa largesse même qu'une espérance est possible et qu'en toute hypothèse l'accompagnant, lui, a cette espérance confiante en l'autre. Le professionnel se trouve là dans une fonction quasi maternelle proche d'une maïeutique qui permet à l'autre de se reconnaître.

Il s'agit alors de comprendre (prendre avec soi), c'est-à-dire d'accepter sans restriction ce qui est dit et éprouvé : solitude, tristesse, angoisse, remords, révolte ou colère, sans interrogatoire ni explication, sans conseil ni recommandation, sans jugement ni orientation, assésés de l'extérieur. Se garder donc, « d'inter venir » ou de réagir, mais simplement s'ajuster pour recevoir l'autre tel qu'il est.

A la différence de ce qui se passe dans la relation d'amitié, qui appelle une symétrie totale, la relation d'accompagnement, avec cette première fonction, implique une posture paradoxale : à la fois de grande proximité ou d'empathie, en même temps qu'une non moins grande attention à soi.

¹⁴ Le terme « andragogie » est formé à partir de deux mots du grec ancien, anèr, andros (άνήρ, άνδρός), qui signifie « l'homme », dans le sens d'humain mâle, par opposition à gunè (γυνή) la femme, et agogos (άγωγός), qui veut dire « le guide ». On désigne donc par andragogie, l'ensemble de techniques susceptibles d'amener à la connaissance, d'éduquer, de former des apprentis, des travailleurs.

On se tient proche (tout en refusant la fusion) et distinct (en se gardant du rejet) afin de pouvoir écouter et accueillir vraiment ; ce qui exige d'être (et non pas rester) soi-même ; position asymétrique et dynamique par la vigilance maintenue. En effet, si la capacité empathique est « la faculté de s'identifier à quelqu'un, de ressentir ce qu'il ressent », ce n'est pas de façon lapidaire, caricaturale et réductrice, se mettre à la place de l'autre (sinon, comme le stigmatise la plaisanterie, où voulez-vous qu'il se mette ?).

De fait, vouloir se mettre à la place de l'autre ne peut permettre de le comprendre, c'est un « jeu » compliqué et dangereux qui se réduit généralement à du narcissisme relationnel. Croyant avoir accès à la compréhension de l'autre, l'on ne voit que soi-même ou plus précisément une image erronée de soi-même, l'on ne saisit qu'une illusion improprie à fonder quelque relation de réciprocité respectueuse que ce soit. C'est à terme aboutir à une sorte de fusion.

Or il n'y a jamais loin entre fusion et confusion, entre confusion et fission ! Et rechercher la distance optimum, c'est osciller entre le trop proche et le trop lointain, entre le copinage et l'indifférence. Proximité envahissante voire absorbante ou prise de recul suffisante sinon complaisante, telle semble être l'aporie insurmontable de tous ceux qui se préoccupent d'humaniser les rapports humains. Peut-on alors émettre l'hypothèse que la bonne distance serait « pas de distance du tout, le zéro de la distance produisant l'infini de la qualité ? ». Mais cela implique absolument de ne pas confondre distinct et distant, proche et fusionnel. Car pour voir l'autre et être vu, l'on ne peut faire l'économie de personnaliser la relation, en étant pleinement soi face à celui qui s'accorde enfin d'oser être pleinement lui.



Cordialité versus affectivité

De même, convient-il de différencier la cordialité et l'affectivité (obérée par tout son héritage freudien de concentration culpabilisante). La cordialité, c'est quand on est ouvert à l'autre sans avoir besoin de lui, gratuitement, ou plus précisément dans un mouvement de gratitude. L'affectivité c'est lorsque l'on a besoin de l'autre ou que l'on en a peur ; besoin de lui pour combler nos manques ou pour nous rassurer ; peur de lui quand il risque de nous déstabiliser ou de stigmatiser nos insuffisances.

La cordialité réchauffe, l'affectivité étouffe et consume. La cordialité restitue de la dignité, l'affectivité instrumentalise. La cordialité engendre le respect, l'affectivité la domination. La première suscite l'écoute, la seconde, le procès d'intention. Quand celle-ci initie une possibilité d'alliance, celle-là entérine l'irréparable solitude.

Posture complexe s'il en est ! Nous préférons parler alors d'empathie pour désigner la capacité de sentir avec l'autre, en un mouvement de discernement et d'accueil cordial, ce qui en l'accompagné lui restait étranger dans sa réalité par-delà les manifestations symptomatiques. Loin de se réduire à une vague communication d'inconscient à inconscient, c'est une gestation lente.

Epurée au creuset de la rencontre en ce qu'elle a d'indéfinissable, elle restera métaphorique puisque ce sont les mots qui diront ce que la globalité de l'être aura ressenti dans un moment privilégié d'érection (analyse des agissements dans les environnements et organisations), pour

reprendre un concept cher à Francisco Varela¹⁵ et Serge Lebovici¹⁶

Certains auront semblé reconnaître l'approche rogerienne¹⁷, d'autres ce que celle-ci doit à « La critique de la faculté de juger » d'Emmanuel Kant. Qu'importe ! Tout savoir s'origine dans un savoir qui le précède et parler de connaissance c'est, certes comme nous le fimes là, évoquer une nouvelle naissance, mais c'est également insister sur le co, ce « cum » qui dit l'être ensemble, et ne pas oublier que le contraire de posture est imposture.

¹⁵ Francisco Varela est un neurobiologiste chilien qui a fait évoluer les sciences cognitives en les ancrant dans les sciences du vivant, plus que humaines ou sociales. Le terme « éinaction » a été proposé par lui pour désigner un nouveau paradigme basé, non pas sur la métaphore de l'ordinateur, mais sur celle des organismes vivants. Ainsi la notion d'éinaction est une façon de concevoir la cognition qui met l'accent sur la manière dont les organismes et les esprits humains s'organisent eux-mêmes en interaction avec l'environnement.

¹⁶ Serge Lebovici (1915-2000) est un psychiatre, professeur de psychiatrie et psychanalyste.

¹⁷ Dans cette approche, formalisée par Carl Rogers (1902-1987), psychologue humaniste américain, il y a centration sur l'individu et non pas sur le problème. Ce n'est pas de résoudre tel problème particulier mais de favoriser la maturité du sujet afin de lui permettre d'être son propre acteur de sa résolution pour qu'il puisse réagir seul à l'avenir. On ne doit donc pas résoudre le problème du « patient » puisque tout individu a des ressources.



La rencontre

ALTER ■ RESISTANCE ■ MOI ■ ORIGINE
 TROUBLE ■ LIEN ■ ATTACHEMENT
 OUVERTURE ■ FRISSON ■ MONDE ■ LIMITE
 RESPONSABILITE ■ SOCIALISATION ■ MEDIATION

« Rien n'aura eu lieu que le lieu »
 Stéphane Mallarmé

Lieu, espaces, territoires renferment une complexité dont tout accompagnant devrait se saisir pour comprendre certaines résistances ou fuites de l'accompagné. Le lieu fait lien, à savoir qu'il ouvre sur des espaces. Les espaces proposent une socialisation au travers de processus intégrant la médiation. Le territoire est un espace apprivoisé, une temporalité maîtrisée, où se rencontre l'autre. Cet autre moi-même, alter, qui me ressemble comme mon double, mais aussi cet alius, alienus, qui a donné alien, aliéné. Rencontrer l'autre oblige le moi à se laisser totalement dépayser, à faire l'épreuve de la terra incognita. L'ouverture à l'autre faisant de tout lieu, espaces et territoires, des enceintes non plus sanctuarisées mais des écrans ouverts aux quatre vents de la rencontre.

Lieu, espaces, territoires

Lieu, espaces, territoires, comme autant de termes triviaux et qui pourtant renferment une complexité dont tout accompagnant devrait se saisir pour comprendre certaines manifestations de résistance ou de fuite actées par l'accompagné. Pour en approcher la « simplicité », il nous faudra d'abord les distinguer avant que d'en délinéer les accointances.

Le lieu, et non les lieux – car à proprement parler il ne peut y en avoir plusieurs-, est l'endroit d'où chaque être sourd. Mieux, cela relève d'une combinatoire où se mêlent la topographie, les gènes, la lignée, l'histoire et les habitus ; en un mot la matrice d'émergence, souvent confondue, parce qu'incarnée, avec l'adulte de référence qui accueille notre arrivée au monde.

C'est l'ancrage initial ; que nous soyons attendus ou non, souhaités ou pas.

C'est là que nous éprouvons le fait d'être en dette, l'évidence que nous ne sommes pas seuls, qu'il y a du déjà là et que nous existons dans les yeux et les paroles d'autres, s'exprimant dans le dialecte reconnu « nôtre », à savoir la langue maternelle. A défaut, le trouble de l'origine sera à l'origine des troubles.

En effet, lorsque manque cet adossement inconditionnel, cette identité baillée parce que nommée, l'aventure de la rencontre avec ce qui n'est pas moi, la sortie du sentiment océanique et sécuritaire, risque de s'avérer problématique. Car le lieu fait lien, à savoir qu'il ouvre sur des espaces...

Les espaces, contrairement au lieu où se coagule un temps vécu comme « présent épais », initient à une temporalité incluant de l'avant et de l'après, de l'irréversible, de l'impossible retour en arrière, et donc inaugure de la responsabilité.

Par ailleurs, les espaces, loin du cocon d'émergence, recèlent de potentielles adversités dans le coudoisement d'altérités pouvant altérer. L'on s'y hasarde généralement progressivement en articulant ce que l'on pourrait appeler des « retours en avant », ces va et vient entre la sécurité du lieu et le danger vaticiné des étendues inconnues. Là où le lieu étaye la construction identitaire initiale, les espaces, eux, proposent une socialisation autant par déconstructions que par identifications plurielles, au travers de processus intégrant la médiation comme contraire de l'immédiateté.

Finis le « tout, tout de suite », affleure alors la frustration, ce visa incontournable pour un vivre ensemble qui s'en trouverait apaisé. L'expérience de cette limite peut se doubler de celle d'éventuels idiomes spécifiques différents de la langue maternelle ; toute tribu ayant son propre langage...

A s'y habituer, ces espaces se muent en territoires. Le territoire est un espace apprivoisé, une étendue annexée, « un terrain quadrillé », un environnement dominé, une temporalité maîtrisée. L'itinéraire aventureux du jeune adulte part de sa chambre fermée qu'il consent à quitter pour s'emparer de la zapette et donc du salon (choisissant ce qu'il lui convient de voir et qu'il impose aux siens), pour ensuite annexer avec ses pairs le hall de l'immeuble avant que de régner sur le quartier pour finir, acmé du frisson et de la prise de risque, au terminus du RER dans une baston légitimée par la défense de « son rainté » menacé par d'autres venant d'ailleurs. Sous couvert d'ouverture et d'émancipation, même si négative, pointe là une dynamique régressive d'un nostalgique retour au lieu clos, à l'enceinte sacralisée, au biotope sanctuarisé.



¹⁸ Michael Balint est un psychanalyste d'origine hongroise (1896-1970). Bien que psychanalyste, il restera aussi médecin et sera le premier à proposer pour les généralistes un groupe d'analyse des pratiques. Balint met en place des groupes de

L'ocnophile et le philobate

A ce stade de notre exposé un petit détour par des apports cliniques pourrait nous être utile. Nous ferons alors référence aux travaux du psychiatre et psychanalyste Mickaël Balint.¹⁸

Balint, dans son approche des phénomènes régressifs, distingue deux formes majeures : celle qui regrouperait ceux qui recherchent le frisson, en y trouvant une espèce de jouissance, et celle qui rassemblerait ceux qui le fuiraient, ce frisson, et en concevraient même de l'effroi. Ces façons d'être au monde caractérisent une polarité clinique qu'il nomma au moyen de néologismes conçus à partir de racines grecques : d'une part l'ocnophilie et d'autre part le philobatisme.

Le terme ocnophile vient du grec okneo qui signifie tout à la fois « s'arranger pour ne rien faire, se dérober, renâcler, hésiter », mais surtout « se cramponner ». Quant à philobate, dans sa proximité d'avec acrobate, désignerait lui, « celui qui marche sur les extrémités ».

Concernant l'étymologie de phil, nul besoin de s'y appesantir et de rentrer dans de subtils détails, chacun sait qu'il renvoie à « aimer » et donc potentiellement à « choisir de »...

Pour illustrer ces perspectives apparemment exclusives l'une de l'autre, prenons l'exemple d'un itinéraire balisé. L'ocnophile serait celui qui s'accrocherait à la première balise venue sans pouvoir oser la lâcher, alors que le philobate ne cesserait de passer d'une balise à l'autre sans pouvoir ne se fixer à aucune d'elles. Pour l'un, l'immobilisme donnant une illusion de sûreté, et pour l'autre, une fuite en avant ou plutôt une suite de retours en arrière alimentant la méprise d'un sentiment de totale maîtrise.

supervision. Ces groupes doivent permettre de présenter des cas cliniques où le médecin fait part de ses interrogations dans la relation avec son patient. Après l'énoncé du cas, la libre expression de chacun tentera de clarifier le problème posé par une multitude de questions, d'associations libres, d'hypothèses, sans jugement de valeur.

Nous le pressentons, il s'agit là de décrire le rapport à l'objet en lien avec la sécurité première, celle octroyée à l'enfant par ses adultes de référence lors de son plus jeune âge. Pour le dire autrement, l'ocnophile n'a aucune liberté par rapport à son objet d'attachement. Il ne peut s'en séparer sous peine d'être envahi par le sentiment abandonnique. Il s'y accroche pour ne pas sombrer dans l'abîme du vide et de l'inconnu ; collé à lui, l'objet, son objet, lui permettra de rester dans une impression de sécurité. Fonction même de ce que Winnicott définissait comme objet transitionnel, ces « doudous » qui rendent possible la survie malgré l'éloignement momentanée des tuteurs consolants.

Ainsi le monde de l'ocnophile demeure-t-il structuré par la proximité physique et la prééminence du toucher. Il va sans dire que si l'ocnophile n'a aucune liberté dans son rapport avec l'objet d'attachement, ce dernier n'en n'a pas plus. S'il exprime le moindre désir d'indépendance, ou s'il esquisse la plus petite mise à distance, l'ocnophile pris d'angoisse, ne pourra que tenter de resserrer son étreinte.

Le philobate, pour sa part, ne manifeste pas d'attachement fort à un objet particulier. Il se veut à l'aise dans le monde quel que soit l'environnement immédiat. Ce n'est pas lui qui collera à l'objet mais le monde qui collera à lui. Il considère les objets comme des éléments de son biotope. Interchangeables, il sait pouvoir en trouver sur des ailleurs qu'il ne manquera pas de s'approprier.

Ainsi le monde du philobate sera-t-il structuré, lui, par la distance et la vue ; fantasmant sa sécurité autant qu'il pourra dominer le paysage et contrôler ce qu'il s'y passe. D'ailleurs, les jeux d'enfants sont construits sur ce modèle philobatique. Il s'agit souvent d'oser sortir d'un lieu de sécurité puis d'y vite retourner après avoir connu les délices du frisson en parcourant les espaces intermédiaires apprivoisés, ces « espaces amis » selon l'expression de Balint.

Nous retrouvons là, l'allusion freudienne, présente dans son ouvrage *Au-delà du principe de plaisir*, au jeu de la bobine (Fort-Da, « loin-près », « pas là-là »...) métaphore de la présence/éloignement de la mère. D'où les « doudous »...



L'amour primaire

Précisons : aborder ces modes de régression ne peut se faire qu'en regard de ce que l'on nomme « amour primaire ». L'amour primaire serait cet espace-temps d'harmonie foetale originelle, qui nous reviendrait de droit mais qui aurait été détruit soit par notre faute, soit du fait d'une machination d'autrui, soit encore par la cruauté du destin. Ce serait le lieu des désirs satisfaits ou n'existe aucun manque ni aucune frustration. Il y régnerait une identité, une fusion totale entre l'individu et son environnement : le fameux « sentiment océanique » de Romain Rolland repris également par Freud dans *Malaise dans la civilisation*.

Cet amour primaire comme son appellation le précise, n'est justifié qu'au début de la vie ; lorsque la mère et le nourrisson sont dans une relation symbiotique. Au bout de quelques mois, il se doit de diminuer et de disparaître au risque de transformer, à terme, le nourrisson en « pourrisson ».

Certains, ceux qui auront l'impression de ne pas en avoir eu pour leur compte (de cet amour primaire), en concevront de la nostalgie voire de la mélancolie - mèrancolie aurait dit le poète Charles d'Orléans, mèrancolie tant ce sentiment d'abandon demeure hanté par le monde maternel qui s'y cherche irrésistiblement -. Alors que d'autres, malgré l'ambivalence maternelle, jamais tout à fait absente, pourront néanmoins s'en servir de viatique pour le reste de leur vie.

L'idéal, selon Balint, serait de pouvoir s'adosser à cet amour primaire, tout en étant sorti des revendications enfantines qui y étaient agrégées, et ainsi prendre conscience qu'il n'est pas reproductible, et ce, afin de reconnaître et d'accueillir la potentielle blessure causée par son éventuelle absence. A ce prix est la mutation de la régression en progression.

On l'aura compris, ces deux modes de fonctionnement ne se présentent jamais à l'état « chimiquement » pur. Ou alors, pour le coup, ils viendraient recouvrir des états dits pathologiques.

Enfin, et pour en finir avec ce petit excursus clinique, synthétisons et rappelons que, selon Balint, la régression est un mélange d'ocnophilie et de philobatismo sur fond d'amour primaire et de défaut fondamental. Il lui semblait d'ailleurs, au début de sa théorisation, que l'ocnophilie était la forme la plus archaïque de la régression. Il pensait en effet qu'elle s'enracinait dans la relation exclusive à la mère comme premier et seul objet d'attachement. Mais bien vite il réalisa que le philobatismo comme appréhension du monde remontait encore plus loin dans le temps. Il renvoyait au souvenir de la vie intra-utérine, sorte de « all inclusive » qui, répond à temps et à contretemps à tous les désirs voire les précéderait même.

Toute régression est tentative de retour matriciel, *regressio in uterum* !



¹⁹ Pour Maurice Merleau Ponty, autrui n'est pas la « négation interne » d'un ego, ni la trace d'un au-delà, mais la perspective d'un monde à entrées multiples.

L'autre

Vous l'aurez compris ce détour n'en était pas un, c'était juste l'éclairage du versant psychologique de ce que nous avons constaté sous l'angle d'une sociologie appliquée. Ce détour n'en était pas un puisqu'il rend compte de façon assez parlante des dommages que la phobie de l'altérité peut générer.

Rappelons-le, il y a deux étymologies possibles pour le mot autre. D'une part alter, qui a donné alter ego, cet autre moi-même qui me ressemble comme mon double, qui donc me sécurise et que j'aime en ce qu'il ne me diffère en rien et d'autre part alius, alienus, qui a donné alien, aliéné etc., cet autre si radicalement étrange qu'il en devient monstrueux, qui donc m'inquiète et que je dois m'aliéner quitte à lui refuser les mêmes espaces de vie (d'où les asiles d'aliénés) ...

« *L'enfer c'est les autres* » dirait alors Sartre de cette menace d'aliénation. Peut-être pourrait-on plutôt choisir Merleau-Ponty ¹⁹ lorsqu'il affirmait « L'autre est toujours déjà là », attestant ainsi sa préséance que l'on retrouve également et magnifiquement chez Levinas ²⁰ synthétisée dans cette formule ultime : « l'âme : c'est l'autre en moi... ».

Ce dernier nous met d'ailleurs en garde : Connaître c'est souvent, sinon toujours, reconnaître pour s'y reconnaître. Le moi ne sort pas de lui-même ou alors pour un voyage de soi à soi. Il retrouve ici les analyses de Nietzsche et de Bergson lorsqu'ils affirmaient que l'instinct de connaissance procède de l'instinct d'appropriation et de conquête.

²⁰ La philosophie d'Emmanuel Levinas (1906-1995) est centrée sur la question éthique et métaphysique d'autrui.

Du lieu, traversant des espaces étrangers pour se les accaparer comme territoires, telle est aussi la trajectoire bouclée de toute démarche d'apprentissage qui se voudrait sécurisée.

Alors que penser qu'une épiphanie de l'autre irréductible à toute mesure exige un bouleversement absolu des catégories dans lesquelles le moi se connaît. Rencontrer l'autre oblige le moi à se laisser totalement dépayser, à faire l'épreuve de la *terra incognita* ; c'est accorder la priorité à l'autre sur notre crispation à être, sur notre égoïsme ontologique. Il faut que les catégories manquent pour qu'autrui ne soit pas manqué. Savoir s'interrompre, s'effacer pour que l'autre prenne sa place. Héraclite avait cette belle formule : « Rien n'est plus cher à l'éclosion que le retrait ».

Nous étions partis d'une chambre fermée, d'un lieu clos, pour finir, dans une gradation qui se voudrait initiatique, à la limite d'un territoire bataillant pour la conservation ou l'annexion de ce territoire. Là n'est pas le champ d'honneur, ce dernier se trouve plutôt, comme nous le suggèrent les Héraclite, Lévinas et consort, dans l'ouverture à l'autre faisant de tout lieu, espaces et territoires, des enceintes non plus sanctuarisées mais des écrans ouverts aux quatre vents de la rencontre.

Identifiant ces processus régressifs nous pourrions tenter de les réorienter en rassurant sur les éventuelles craintes d'une trop grande altération du sentiment d'identité. Alors foin des dystopies : nul « non-lieu » (circulez, il n'y a rien à voir), ni « hors lieu sans issue » (je ne suis plus de là-bas et ne serai jamais d'ici), pas plus que de « mi-lieu » (sphère d'initiés élitistes conchiant le commun), mais, vraiment : « rien n'aura eu lieu que le lieu ».





Avec le soutien de



Direction régionale
de l'économie, de l'emploi,
du travail et des solidarités (DREETS)

